

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE

Avril 1980  
27<sup>e</sup> année

316

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie .....	85 F	43 F
Etranger .....	110 F	55 F

Abonnement de soutien : 1 an : 110 F — Etranger : 130 F

Abonnement d'Honneur à partir de 160 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés. Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à *Arcadie* à Paris.

Copyright « Arcadie 1980 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1980. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

# ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE  
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE      AVRIL 1980

## SOMMAIRE

Notre ancêtre Gilgamesh, par MARC DANIEL .....	209
Pourquoi je suis redevenu hétérosexuel, par DOMINIQUE NIDAS .....	215
Poèmes, d'ODON VALLET .....	220
Autour d'Alfred Jarry, par CHRISTIAN GURY .....	222
Où allons-nous ? par SERGE HENRY .....	229
L'oiseau qui ne volait plus, par CLAUDE ARMEL ....	233
La police à Lausanne .....	241
Le prêtre sous le regard des autres ( <i>suite et fin</i> ), par MICHEL BLAIRAC .....	243
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ..	251

### LIVRES :

<i>Cécile Sorel en toute simplicité</i> , d'Henri PÉROL .....	261
<i>Le danseur de Manhattan</i> , d'Andrew HOLLERAN .....	263

### THÉÂTRE :

<i>Tricoter à Pontoise</i> , de Mathieu FALLA .....	264
<i>Le piège</i> , d'Ira LEVIN .....	265

## PARLEMENT EUROPEËN

Dans notre livraison N° 315, page 140, nous avons évoqué la question posée par un parlementaire néerlandais au sujet de la loi américaine concernant l'entrée des homosexuels aux Etats-Unis.

Le Conseil des Communautés européennes a répondu à l'honorable parlementaire que cette question ne relevait pas de la compétence du Conseil.

\*

### ENFER ROUGE, MON AMOUR

En 1975, quand Ho Chi Minh ville a remplacé Saïgon, Lucien Trong est, à 28 ans, assistant à l'Université. Après un mois d'hésitation, il tente de fuir. Repris, on l'envoie dans un camp de rééducation. Pendant trois ans et demi, il connaît l'enfer quotidien des bagnards, l'amour d'une petite putain, les succès d'une troupe de théâtre de prisonniers et surtout l'amitié d'un détenu qui l'aide à vivre là où tant de gens meurent, qui le fait rire quand tant de gens pleurent, et qui l'aime dans ce camp de la haine. Ils sont tous les deux libérés, mais plus séparés que jamais. Trong décide encore une fois de fuir. Boat people embarqué sur un bateau qui subit les tempêtes, les typhons, les pirates, il est chassé d'île en île, ballotté de camp de réfugié en camp de transit. Après trois mois d'errance, il parvient à Paris, rongé par le remords d'avoir perdu son seul ami, le seul cadeau qu'il ait reçu du goulag vietnamien, *Enfer rouge, mon amour*.

Le livre sortira courant avril des presses des Editions Le Seuil. Lucien Trong a exposé ses œuvres — car il est aussi peintre — très récemment au Club des Pays latins.

\*

Après *L'ARBRE MEMOIRE...*

HUGO MARSAN

### LA MISE AMOUR

« *Laisse-nous t'aimer Carlos...* »

Editions Paul Mari — Collection Nouvelle Saison

## NOTRE ANCÊTRE GILGAMESH

par MARC DANIEL.

Le nom de Gilgamesh est connu de la plupart des Archaïques, car il est cité dans toutes les histoires de l'homophilie comme le plus ancien témoignage d'amour masculin connu. Mais rares sont ceux qui savent exactement de qui il s'agit ; et plus rares encore ceux qui ont lu — fût-ce en traduction — le poème consacré à ce personnage.

La publication d'un beau livre récent(1) nous donne précisément l'occasion de mieux connaître cet ancêtre de l'amour homophile, grâce à une traduction agréable et à une excellente présentation.

C'est à un voyage à travers les siècles que nous convie cette histoire, puisque Gilgamesh n'est autre que le héros d'un poème composé au 3<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ (donc bien avant la Bible), dans le pays du Tigre et de l'Euphrate qui s'appelle aujourd'hui l'Irak et qui était alors le pays de Sumer.

Le personnage de Gilgamesh est, paraît-il, historique. C'était un roi d'Ourouk, célèbre pour ses exploits. Mais, dans le poème, il est devenu un être mythique, et ses actions tiennent à la fois du roman d'aventures et de la quête initiatique, avec l'intervention permanente des dieux et des forces surnaturelles.

C'est donc bien à l'aube de l'histoire humaine que nous ramène cette épopée. La civilisation commençait à peine à émerger de l'âge néolithique. Les ennemis de l'homme étaient encore le marécage, la forêt peuplée de bêtes sau-

(1) Abed Azrié, *L'épopée de Gilgamesh*. Ed. Berg International, 1979, 200 p., illustré.

vages, la montagne impénétrable, le fleuve aux inondations imprévisibles. Les premières villes se bâtissaient, et avec elles apparaissaient le commerce, le luxe, le plaisir symbolisé par la prostituée ; mais en même temps l'homme, pour la première fois, commençait à s'interroger sur le mystère de la mort et de la survie au-delà du tombeau. Tout cela apparaît dans ce beau poème, aux images colorées et aux contrastes violents ; c'est, au même titre que les poèmes d'Homère apparus deux mille ans plus tard, une des grandes œuvres du patrimoine culturel de l'humanité.

On ne connaît pas avec précision, cela va de soi, la date de rédaction de *Gilgamesh*. Sans doute le poème fut-il composé en plusieurs fois, enrichi de versions successives au cours des siècles. Nous le connaissons par des tablettes d'argile gravées, rédigées les unes en langue sumérienne, les autres en akkadien, en assyrien, en hittite, en hourrite, car toutes les civilisations successives du Moyen-Orient ont connu et aimé cette œuvre, en la traduisant dans leurs langues respectives. C'est pourquoi il n'existe pas (quoiqu'en disent parfois des éditeurs peu scrupuleux), une « version originale » de *Gilgamesh*, mais plusieurs versions plus ou moins complètes et plus ou moins proches de la version primitive. Peut-être même en existe-t-il encore, enfouis sous les collines de Mésopotamie ou sous les sables du désert, des fragments inconnus de nous, qu'une fouille archéologique amènera un jour à la lumière...

La traduction d'Abéd Azrié qui nous est proposée aujourd'hui est une traduction « au deuxième degré », puisqu'elle est faite d'après un texte arabe qui est lui-même une adaptation des textes sumériens, akkadiens, etc. — N'oublions pas, d'ailleurs, que l'akkadien était une langue sémitique, comme l'arabe —. Peu importe puisque, répétons-le, il n'y a pas de « version originale » ; l'essentiel est que la version française qu'on nous donne à lire soit d'une belle langue, d'une belle couleur et d'un beau rythme — et c'est le cas.

Gilgamesh, dans le poème, est présenté comme un être mi-homme mi-dieu, d'une force prodigieuse tel l'Hercule gréco-romain, qui, au début, symbolise en quelque sorte la violence primordiale de l'humanité primitive :

*Il est semblable à un taureau sauvage,  
Sa force est incomparable,  
Ses armes sont invincibles.  
Nuit et jour règne sa violence,*

*il est le pasteur d'Ourouk,  
le fort, l'admirable, l'omniscient...*

Sensibles aux plaintes des hommes qu'opprime cette brutalité, les dieux créent, en modelant l'argile, un compagnon à Gilgamesh. Ce sera Endikou, être sauvage qui vit loin des villes :

*Son corps est couvert de poils,  
il ne connaît ni les hommes ni les pays,  
sa seule compagnie est l'animal :  
avec les gazelles il broute l'herbe,  
avec les hardes il s'abreuve aux points d'eau.*

Un chasseur découvre Enkidou dans les collines et, frappé de terreur, vient avertir Gilgamesh de cette rencontre. Gilgamesh, inspiré par les dieux, décide d'amener cet être mystérieux à la civilisation, et pour cela il lui envoie une femme, une prostituée sacrée. Episode révélateur : la femme sensuelle est le symbole du plaisir, de la vie urbaine opposée à la vie sauvage.

*La courtisane enlève ses vêtements,  
dévoile ses seins, dévoile sa nudité  
et Enkidou se réjouit des charmes de son corps.  
Elle apprend à cet homme sauvage et innocent  
ce que la femme enseigne...*

Mais la femme est aussi le piège où l'homme perd sa force — mythe que Dalila symbolisera plus tard avec Samson :

*Endikou est sans force,  
ses genoux le trahissent  
lorsqu'il veut suivre sa harde.  
Affaibli, il ne peut plus courir comme autrefois  
Mais son cœur et son esprit sont épanouis.*

Désormais devenu un vrai homme « possédant la sagesse », Enkidou est prêt pour la rencontre avec Gilgamesh. Il part pour Ourouk où l'attend son futur ami après l'épreuve exigée par les dieux. C'est le combat des deux héros, un des épisodes centraux du poème :

*L'un tenant l'autre ils luttent.  
Tels des taureaux sauvages ils mugissent,  
ils brisent le montant de la porte*

*et le mur tremble.  
Gilgamesh et Endikou se tenant l'un l'autre  
luttent tels deux taureaux sauvages.*

Une fois terminée la lutte, l'amitié est née entre eux, et elle constituera désormais le thème central de l'œuvre.

Mais ici se pose la question : amitié, ou amour ?

Autrement dit : Gilgamesh et Enkidou seront-ils de simples compagnons, ou leurs relations seront-elles de nature homophile ?

Rien ne permet, évidemment, de trancher la question avec certitude. Pas plus que dans *l'Illiade*, on ne voit les deux hommes coucher ensemble ; mais comme dans *l'Illiade*, le sentiment évoqué dépasse l'amitié telle que nous l'entendons aujourd'hui :

*O Enkidou, mon ami mon petit frère  
âne sauvage des collines  
léopard du désert  
ensemble nous avons vaincu les obstacles,  
gravi le sommet des montagnes...  
tu es la hache de mon côté  
et la force de mon bras,  
ma seule joie et mon habit de fête...*

Ensemble, Gilgamesh et Enkidou entreprennent le long voyage qui les mènera face au féroce Gardien de la Forêt des Cèdres, le puissant Houmbaba dont la bouche souffle un feu mortel. Ensemble, ils l'affronteront malgré les songes prémonitoires, les terreurs magiques et les sortilèges de la forêt. Ensemble ils l'abattent :

*Houmbaba  
seul on ne peut le vaincre,  
mais deux ensemble le peuvent,  
l'amitié multiplie les forces.*

Une nouvelle épreuve les attend au sortir de la Forêt des Cèdres : la séduction de la déesse Ishtar, qui s'offre à Gilgamesh, « le plus glorieux parmi les héros, le plus beau parmi les hommes ».

La violence de la réaction de Gilgamesh étonne. Il injurie la déesse avec toute la fureur d'un homophile qu'une femme cherche à enlever à son ami :

*Et moi, que devrai-je te donner  
si je te prends pour épouse ?  
tu n'es qu'un foyer  
qui s'éteint en hiver,  
tu es le turban  
qui étrangle celui qui s'en coiffe,  
tu es le bitume  
qui souille celui qui le touche.*

Furieuse, Ishtar décide de se venger de celui qui l'a méprisée. Elle envoie contre lui un taureau céleste, que les deux amis tuent après un combat mouvementé ; en désespoir de cause et pour punir Gilgamesh, elle frappe Enkidou d'une maladie mortelle. Episode central du poème, où se mêlent les regrets de celui qui va quitter la vie :

*Enkidou se couche sur son lit de mort,  
les larmes coulent de ses yeux  
le souvenir de la vie simple et innocente lui apparaît*

et la douleur immense de Gilgamesh privé de son ami :

*amèrement je pleure et me lamente  
comme une pleureuse.  
Quel est donc ce sommeil profond  
qui te saisit et te domine ?  
O Enkidou, l'obscurité de la nuit t'enveloppe  
et tu ne m'entends plus.  
Alors comme une fiancée  
il couvre le visage de son ami,  
comme un lion il rugit autour de lui...*

C'est l'irruption de la mort dans la vie, la brisure irrémédiable de la destinée humaine. Toute la fin du poème sera consacré à l'impossible quête de l'immortalité entreprise par Gilgamesh, qui va à travers mille obstacles jusqu'au pays mystérieux où il trouvera le secret de la vie éternelle.

*Ce qui est arrivé à mon ami me hante  
mon ami que j'aimais d'amour si fort  
est devenu de l'argile  
et moi aussi devrai-je me coucher  
et ne plus jamais me lever ?*

Enfin Gilgamesh, au-delà des mers, rencontre le Premier Ancêtre, Outa-Napishtim, qui lui raconte le Déluge dans

lequel toute l'humanité a péri à part lui, et lui livre le secret de la plante aquatique qui donne la vie éternelle.

Mais au moment où le héros est enfin en possession de la plante, un serpent la lui dérobe et c'est lui qui connaîtra l'immortalité. Il ne reste plus à Gilgamesh qu'à revenir à Ourouk et à partager le sort commun de l'humanité, qui est la vieillesse, la solitude et la mort.

Il faut remercier les Editions Berg-International de nous avoir donné la possibilité de lire ce beau poème épique et mystique dans une version accessible sans effort.

L'illustration est bien choisie (certaines sculptures babyloniennes figureraient avantageusement dans un musée de l'érotisme) et l'impression élégante.

C'est le type même d'ouvrage qu'un Arcadien se doit d'offrir à celui qu'il aime. Et aussi, bien sûr, de s'offrir à lui-même...

MARC DANIEL.

---

---

## LE REGARD DES AUTRES

Actes du Congrès international de Paris 1979

Toutes les conférences — Les carrefours

Les tables rondes — Les discours

Les communications des représentants de l'étranger

260 p. — 35 F

## POURQUOI JE SUIS REDEVENU HETEROSEXUEL

par DOMINIQUE NIDAS.

Il convient tout d'abord que je m'explique : je suis et j'ai toujours été « bisexuel », alors même que ce mot n'existait pas ou que j'en ignorais le sens. Toujours également doté d'un appétit au lit solide et régulier.

Dans *Arcadie*, li y a quelques années, j'ai lu des lignes selon lesquelles la bisexualité, en fait, ça n'existait pas. L'aplomb de l'auteur pour parler de ce qu'il ignorait m'a plutôt amusé puisque je suis, moi, la preuve du contraire, que je connais des quantités d'hommes et de femmes dans mon cas et que je pense, enfin, si l'évolution de nos mœurs se poursuit dans le même sens, que la bisexualité constituera probablement la sexualité « normale » de l'avenir. Affirmer qu'elle n'existe pas me paraît donc aussi gratuit que d'entendre, par exemple, les communistes prétendre que « l'homosexualité est une maladie bourgeoise » alors, d'une part, que j'ai été assez longtemps marié à un membre des Jeunesses Communistes, qui avait accompli trois séjours en U.R.S.S. et me parlait de ses expériences là-bas, sans compter celles au sein du Parti et que, d'autre part, quand je couche avec des garçons, ce sont à peu près toujours d'authentiques travailleurs manuels, très consentants et très désintéressés puisque, dans ma jeunesse, ce sont eux qui me recherchaient.

Donc, je suis bisexuel, depuis l'éveil de ma sexualité. Dans mon adolescence, mon père me surprit, un soir d'été, à la

campagne, avec une vachère, quelques jours plus tard, avec un garçon de ferme.

— Tu es comme les Turcs, me dit-il. Mais nous sommes en France et il va bien falloir que tu te décides à choisir. Ma mère me tint le même discours.

Hélas ! je n'ai jamais su ou jamais pu choisir.

Etudiant, je me collais (quelques jours, quelques semaines, rarement quelques mois) avec des garçons. Ce qui scandalisait le plus mes logeuses, qui écrivaient à mes parents que je fréquentais « des individus qui n'étaient pas de mon rang », et même mes camarades de Fac, c'est que mes compagnons se promenaient en bleu de travail même le dimanche et avaient constamment les ongles en deuil. De nos jours, ces problèmes sont dépassés, tout le monde est en blue-jean.

Mes études terminées, je me mariaï. Notre union fut heureuse : nous nous aimions, nous avions des goûts communs, nous étions jeunes. Nous avons eu un enfant. Mais ma femme, comédienne, n'en voulait qu'un, en raison de « sa carrière ». Elle me trouvait trop ardent. Il y eut un « accident », puis un autre, suivis d'avortements compliqués : on était au début des années 50. Ma femme m'imposa finalement des lits jumeaux. Notre union capota. D'abord, je la trompai avec d'autres femmes, des amies comédiennes. Dix ans s'étaient écoulés. Un beau soir, pendant une de ses tournées (elle jouait *La Double Inconstance*) je rencontrai un très jeune garçon, orphelin de père et de mère. Je l'aimai. Lui aussi. Je dus l'avouer à ma femme. Dépitée, elle raconta tout à notre enfant et à nos familles, puis elle demanda la séparation de corps.

Séparé, je vécus (des semaines, des mois, des ans) avec de jeunes hommes. Puis survinrent deux ruptures, toutes les deux très douloureuses. La première fut voulue par moi, en raison de la paresse et de l'ivrognerie de mon ami, de son instabilité. D'ailleurs il voulait vivre à la campagne et je ne pouvais que très malaisément quitter la ville ? Il fui. Et pourtant nous nous aimions, ma femme m'avait quitté à cause de lui et notre fils est peut-être devenu hippie pour cette raison. Quel gâchis !

Seule ombre claire dans ce tableau : mon petit ami est parti élever des chèvres dans le Massif Central et ce n'est pas un caprice : voilà près de dix ans que ça dure. J'ai acheté, à sa demande, une maison voisine de la sienne. Mon fils adore cette maison. Il vit avec une femme, ils ont eu

un enfant et le jeune ménage, proche par l'âge de mon ancien ami, forme avec celui-ci un trio de copains. Mon ancien ami aime beaucoup mon petit-fils : il est, en quelque sorte, entré dans la famille.

L'autre rupture, je la subis. Elle fut provoquée par une femme que je ne pouvais pas ou ne voulais pas ou ne sus pas abandonner et avec laquelle je ne couche même pas. Or, mon ami, très jaloux, ne supporte pas physiquement le contact et même la simple présence des femmes. Il me quitta. Pour la seule fois de ma vie, je songeai au suicide.

Puis tout rentra dans l'ordre, en supposant que ce mot ait le sens habituel pour un homme comme moi.

Enfin, parvenu à l'âge de cinquante ans ou presque, je m'aperçois que ma vie s'est découpée en « tranches », à dominante tantôt hétérosexuelle et tantôt homosexuelle. Et voilà qu'à la veille de mon demi-siècle, je suis redevenu hétérosexuel.

Pourquoi ? Comment ?

Ayant répondu avec le maximum de lucidité (du moins, je le crois) à ces questions que je me suis posées, je livre mes réponses, en espérant que mon expérience pourra contribuer à éclairer, notamment le milieu homosexuel, sur une évolution psychologique et sociale dont le résultat ne me paraît pas inintéressant.

L'être va toujours vers ce qui offre le moins de difficulté. Cette constante, non de l'homme, mais de la vie, est devenue une loi économique, un ABC de la sociologie. Si, en 1950, j'allais de préférence avec des gars, c'est qu'alors il était plus aisé de coucher avec eux. A l'époque, si je sortais avec une fille, c'est, en règle générale, moi qui payais tout et, au bout du compte, je n'étais pas sûr de parvenir « à mes fins ». Il fallait « flirter » indéfiniment avant de coucher et quelquefois même, on ne couchait jamais : ces demoiselles avaient peur « des conséquences ». Pour les garçons, il en allait tout autrement : un jeune ouvrier n'aurait pas eu l'idée, et sans doute s'en serait-il jugé malhonnête, de me refuser la « conséquence », mutuellement attendue, de notre sortie. On était, à cette époque, certain de son affaire en sortant avec un gars. Avec une fille, presque jamais.

Aujourd'hui, la situation est complètement inverse.

Je sais bien que j'ai mon âge. Mais alors pourquoi m'est-il facile, avec une femme, de « monter boire le dernier verre » pour contempler les fameuses estampes japo-

naises, pas avec un homme, serait-il plutôt moche et plus très jeune ? Car je sais faire la part des choses et la jeunesse, pour moi, n'est pas une condition rigoureuse. Ces messieurs prétextent « mon boulot tôt demain matin » ou même parfois, comme une bonne femme 1900, la migraine !

Malheureusement, à mon âge précisément, on est au summum de son activité et par conséquent beaucoup trop occupé pour trouver le loisir d'entreprendre une conquête en règle, un « siège » long, coûteux, aléatoire, enfin tels que les femmes les exigeaient autrefois et tels que les garçons homosexuels semblent les souhaiter désormais, du moins avec des hommes comme moi.

Pour ne rien laisser dans l'ombre, je dois préciser que, depuis un peu plus d'un an, je préside un cercle littéraire. Autant dire un harem : toutes ces perruches sont en quête d'émois inspiratoires. J'ai succédé dans ce cénacle à un vieux poète mort à la tâche : il avait peuplé son salon de ses maîtresses, par qui il faisait applaudir ses strophes, sous l'œil désabusé de sa future veuve. Un inconvénient : la moyenne d'âge de ces sortes d'assemblées. Mais il existe aussi de jeunes poétesses et des comédiennes, pas forcément lesbiennes ; elles sont mêmes, en général, bisexuelles.

Si tout s'est inversé dans la société en un quart de siècle, est-ce parce que je l'ai « pris », ce quart de siècle ou parce que, réellement, les mœurs ont évolué avec le temps et que la société a « bougé » ? Peut-être a-t-il été toujours plus facile pour un homme de mon âge de s'offrir une femme encore fraîche qu'un garçon même un peu blet ? Peut-être qu'auparavant, ne m'en souciant pas, je ne m'en apercevais pas ? Sans doute la vérité se situe-t-elle, comme il arrive le plus souvent, entre ces deux affirmations et procède-t-elle de l'une et de l'autre.

Pourtant cent exemples, certains vécus, me prouvent que les femmes, munies de la pillule et « sautant » au-dessus du filet de l'avortement licite, ont désormais des mœurs très libres. Serait-ce par une sorte de « saine réaction » que les homosexuels se croient obligés d'être « impre- nables » ?

Attention : les femmes peuvent, ainsi, récupérer une clientèle un peu flottante, à laquelle j'appartiens.

Car la sagesse, dans ces conditions, semble être bisexuel, ne serait-ce qu'en vue de préparer sa « retraite sentimentale ». Tant est si bien que, sans renier Mars dont j'admire toujours la mâle et robuste beauté quand elle passe à portée, j'en suis réduit à ne sacrifier, aisément et gaiement

d'ailleurs, qu'à Vénus : c'est devenu, de nos jours, tellement plus commode ;

Finissons toutefois sur une note sérieuse : le destin d'un bisexuel est, à mon avis, plus pathétique que tout autre, car il se trouve situé

« à l'exacte limite où l'on souffre de tout ».

Et surtout, de tous. Mais il y a plus grave : on finit par faire souffrir tout le monde.

DOMINIQUE NIDAS.

---



---

FRANCIS BERTHELOT

## LA LUNE NOIRE D'ORION

« Un étonnant roman de science fiction  
où les homosexuels sont les héros... »

Ed. Calmann-Lévy — 256 p. — 45 F

---



---

DOMINIQUE FERNANDEZ

## UNE FLEUR DE JASMIN A L'OREILLE

« L'éternité d'un amour ne se mesure pas à sa durée »

Ed. Grasset — 202 p. — 45 F

Vingt ans de vie passés à chercher te revoir  
Je me suis fait guetteur aux portes de la ville  
Peignant d'aube à minuit ton portrait aux murailles  
Pavoisant les donjons aux couleurs de tes armes

Vingt ans de vie courus jusqu'au cœur des armées  
Mourant de peur que gise un drapeau sur ton corps  
Prières du soldat que je chante à genoux  
Pour ton retour, je vends mon âme au dieu des guerres

Vingt ans de vie perdus à fouiller les prisons  
Rayonnent les cachots du bleu ciel de tes yeux  
Pour que baignent mes pleurs au jour de ton visage  
Me guide jusqu'à toi l'amour d'un chien d'aveugle

Vingt ans de vie en songe à la maison des morts  
Allée de fleurs, forêts de croix et rangs de casques  
Mes bras de femme ouvrant la tombe où ta chemise  
Saignant d'un filet rouge est brodée de mes mains

\*

Que fourmille ma vie, repeuplée de toi seul  
Mon désir de printemps, frais semé d'âme neuve  
Dormir en ta puissance est source de ma paix  
Ta peau sur mon visage étend force douceurs

Que tu bouges les lèvres et mon poème a forme  
Sifflée d'un vieux refrain, trois notes sur ta bouche  
Renaît le chant du monde au bonheur du jeune âge  
Echo de ta présence en mon oui pleine-voix

Que s'anime ton ombre et me voilà en fête  
Où me frôlent tes cils, déjà revit mon corps  
Patience est ton plaisir, grand frère à mon attente  
Sur ma joue ton alliance est trésor de mes rêves

\*

Ton amour m'est précieux, par quoi je vis de rien  
Vêtue de ta chaleur, j'ai donné mes fourrures  
Vendu mes plats d'argent pour manger dans ta main  
Que tombe toute bague où passe ton anneau.

Ton vin de cruche en terre au goût saint des joies folles  
Que j'ai bu, lèvres dense, au creux de tes deux paumes  
Plaisir des jours vivants que je t'offre à plein corps  
Sur ma peau de soie grège où tu mords un pain d'orge.

Que j'écoute ta marche et respire à ton pas  
Sons choisis d'un silence esprit nu d'un chœur double  
Le plain chant de ta voix doucie d'écho de femme.  
Une flûte à deux trous, mon doigt jumeau du tien.

Amour d'enfants complices au vrai d'un lit de paille  
Que nous chauffent les bêtes à l'humain de leur souffle  
Don de leurs laines, abri du froid de mille étoiles  
Décor de ruine et ronce en maison du bon Dieu.

ODON VALLET.

---

---

M.H.E. MEIER et L.R. de POGÉY-CASTRIES

## HISTOIRE DE L'AMOUR GREC

Un livre introuvable... cherché et recherché...  
que l'éditeur Guy Le Prat réédite enfin

320 p. — 50 F (55 F avec le port)

---

---

DOMINIQUE FERNANDEZ

## LE PROMENEUR AMOUREUX

« De Venise à Syracuse...  
la liberté de vivre en Italie... »

Ed. Plon — 352 p. — 65 F

## AUTOUR D'ALFRED JARRY

par CHRISTIAN GURY.

Il y avait, au lycée Henri IV, en 1892, un élève beau comme un dieu. C'est dire s'il était entouré ! Ses condisciples, Charles-Henry Hirsch, Saint-Georges de Bouhélier, Francis Jourdain, le surnommaient : « Rimbaud », « prince d'Orient », « jeune empereur romain » et lui-même se définissait, modestement, « joli comme un modèle italien ». Dix-sept ans, les cheveux noirs ébouriffés, plein d'aplomb, il s'appelait Léon-Paul Fargue.

Il avait été remarqué par un élève plus âgé que lui de deux ans, débarqué l'année précédente à Paris, en compagnie de sa maman, et qui, natif de Laval en Mayenne, venait du lycée de Saint-Brieuc : Alfred Jarry.

L'amitié des deux jeunes gens devait tendre bientôt à un tel degré d'intimité que les parents de Fargue en concurent de l'ombrage et décidèrent, au prétexte de notes scolaires effectivement lamentables, d'exiler leur rejeton dans une pension allemande. Le résultat fut que les deux amis souffrirent de la séparation et que leurs liens s'en trouvèrent renforcés lorsqu'ils se revirent.

Le débrouillard Léon-Paul Fargue s'était faufilé, dès 1893, dans l'équipe de la revue « l'Art littéraire » ; il ne tarda pas à y introduire Alfred Jarry, tout aussi préoccupé que lui d'écrire et de publier. En 1894, il entra aux « Essais d'Art Libre », y entraîna son compère.

Les deux écrivains en herbe entretenaient commerce très étroit et Noël Arnaud, biographe de Jarry, peut s'interroger si leurs œuvres d'alors ne s'entremêlaient pas, dans les termes suivants : « Entrait-il du Fargue dans Jarry et inversement (si cet adverbe ambigu ne doit heurter personne) ? » (1).

Rémy de Gourmont, lecteur assidu des petites feuilles où naissait la littérature nouvelle, remarqua les signatures des deux débutants, qu'il fit inviter aux « mardis » du *Mercur* de France. Gandilhon Gens-d'Armes, poète

(1) Noël Arnaud, « Alfred Jarry, d'Ubu-roi au Dr Faustroll », Table Ronde, 1974.

A. JARRY

d'Auvergne, rebaptisé « Overpine » par ses camarades d'Henri IV, déjà dans la place, avait prévenu qu'on verrait se présenter un « phénomène » en la personne de Jarry. Rachilde, épouse de l'éditeur Alfred Vallette, s'en aperçut, à qui le gars de Laval déclara : « Nous avons lu des contes de vous, Madame ; nous avons cru, jusqu'à ce jour, qu'ils étaient écrits par un homme ! Nous voyons que ce n'est pas vrai et c'est bien regrettable. »

L'hôtesse, auteur de « Monsieur Vénus », ravie d'avoir été prise pour un représentant du sexe mâle, fut séduite sur-le-champ. Elle ne nomma bientôt plus Fargue et Jarry que « ces frères trop jumeaux ».

Amateurs de peinture, découvreurs du douanier Rousseau, ils visitaient, de concert, les galeries parisiennes. On les surprenait à bicyclette, sur les routes de banlieue, l'un derrière l'autre, — Jarry devant, qui reprochait à son compagnon de ne pas savoir « cycler assez pour jouir de la vitesse ».

En juillet 1894 parut au « *Mercur* de France » une pièce de Jarry, fort obscure et par cela même dans le ton de l'époque : « Haldernablou », qui contait les amours du duc Haldern et de son page Ablou. Le duc recherchait un être « qui ne fût ni homme ni femme ni tout à fait monstre, esclave dévoué et qui pût parler sans rompre l'harmonie de ses pensées sublimes ». Et le page de s'extasier devant la nudité de son maître : « Voici les cheveux dont j'ai moi-même sur ton cou coupé les boucles folles, voici les bras qui pourraient m'étouffer, que j'ai marbrés de mes griffes jalouses ; voici la claire poitrine et les hanches d'androgynne, voici les pieds de fille et les rotules en as de trèfle qui devant moi n'ont jamais plié. Voici le sexe parfait en sa norme comme une panthère endormie ! »

« On sait maintenant, de source certaine, comment Noël Arnaud, déchiffrant la symbolique du texte, qui est Haldern et qui est Ablou. Ce que soupçonnaient depuis longtemps les plus savants exégètes de l'œuvre jarryque est aujourd'hui une certitude. Le duc Haldern est Jarry, son page Ablou est Léon-Paul Fargue. Les deux amis ont rêvé l'impossible amour, s'exaltant vers cet androgynat primitif à quoi tendait en cette fin de siècle l'effort de tous les mages, Paladan en tête, prétexte aux plus étonnantes débauches de refoulement sexuel et aux « chutes » délicieuses. Ils espéraient (Jarry, à tout le moins) atteindre cet « adelphisme », fusion de deux êtres dans l'amour pur. Haldernablou nous dit que le sexe, la panthère endor-

mie, se réveilla. L'acte accompli, il ne pouvait en aller autrement qu'en tout amour banal : les amis se séparèrent. »

Personne, en effet, dans l'entourage des deux écrivains, n'était dupe. Quand Louis Lormel, leur directeur à « l'Art littéraire », publia sa nouvelle : « Entre soi », en 1897, tout le monde comprit de qui il parlait, campant sous les noms de « La Tête de Mort » et « l'Androgyne » un petit couple d'hommes de lettres. « L'Androgyne et lui, écrivait Louis Lormel, étaient deux inséparables. Bien qu'appartenant à de respectables familles, ils habitaient, dans un hôtel borgne, un logement commun où l'on pénètre difficilement, par un escalier défoncé et des mares de pisse... C'était entre eux une collaboration tacite mais réelle, l'Androgyne inspirant ce que la Tête de Mort écrivait. »

Vivaient-ils seulement de littérature et d'eau fraîche ? En tout cas, la cohabitation n'allait pas sans chamailleries, si l'on en croit Léon Pivet, rapportant à Maurice SAILLET qu'ils « se roulaient par terre et se battaient comme des chiens ».

\*

Fargue et Jarry côtoyaient la faune mêlée de l'Avant-Siècle littéraire, fréquentaient les nombreuses boîtes de Paris-Sodome. Dans leur bande d'amis, plusieurs passaient pour des adeptes de « l'adelphisme », tels Maurice CREMNITZ, écrivain sous le pseudonyme de Maurice CHEVRIER, le beau peintre Léonard SARLUI, spécialiste des dessins d'éphèbes, ou le poète Henry Jean-Marie LEVET.

Ce dernier, fils de député, futur diplomate, s'affichait ostensiblement comme homosexuel et composait des chansons allusives, genre :

*« Il marche d'un pas cadencé  
Sanglé dans un veston cintré,*

*L'Esthète ;*

*Il chausse un pantalon collant  
Montrant ses formes au passant*

*L'Esthète.*

*Les misogynes, les blasés,  
Ont encor pour se dérider*

*L'Esthète ;*

*Plus d'un écrivain bien loti  
A fouillé, travaillé, senti*

*L'Esthète », etc...*

Un jour, le peintre Francis Jourdain objecta : « La pédérastie, ça devient banal. Tu ne pourrais pas trouver autre chose ? Pourquoi, par exemple, ne lancerais-tu pas la mode de l'anthropophagie ? » Et Levet promit d'y songer (2).

Pour l'heure, les milieux intellectuels parisiens s'agitaient dans une campagne de protestation contre la condamnation d'Oscar Wilde à deux ans de prison avec travaux forcés. Jarry, devenu secrétaire du théâtre de l'Œuvre — et proche familier de Lord Alfred Douglas ! — résolut Lugné-Poë de monter la « Salomé » du poète anglais (3).

Lugné-Poë montrait parfois des réticences à l'égard des initiatives de Jarry, dont il évoquait d'un ton sous-entendu « les maintes histoires qu'il traînait derrière lui ». Ainsi de l'épisode du garçonnet que le père d'Ubu voulait imposer, dans sa pièce, pour le rôle de Bougrebas. « J'ai confiance dans cette idée d'un gosse dans le rôle de Bougrebas, plaideait Jarry, j'en connais un à Montmartre qui est très beau, avec des yeux étonnants et des cheveux bruns bouclés jusqu'aux reins. Il a treize ans et est assez intelligent pourvu qu'on s'en occupe. » Noël Arnaud commente : « Tout Montmartre connaissait Bougrebas — c'était le surnom du gosse afin que nul n'ignorât qu'il était l'oint (et très proche !) de Jarry. Les pédérastes tombaient en pamoison devant cette merveilleuse créature, née d'un concierge. Francis Jourdain, quoique échappant à cette sorte de vertige, nous a dit les grâces efféminées de Bougrebas et les magnifiques boucles qui couvraient ses épaules. Henry Jean-Marie Levet n'était pas peu fier de passer pour le séducteur de Bougrebas. Il le promenait partout et le faisait volontiers monter chez lui une heure ou deux, ce qui ne manquait pas de lui valoir la réprobation des honnêtes gens du quartier. » Finalement le petit protégé du créateur d'Ubu ne grimpa pas sur les planches.

(2) Beaucoup plus tard, Levet disparu, Francis Jourdain, soucieux de protéger la mémoire du poète, affirmera : « Très peu sensuel, en fait quasi chaste, il faisait étalage de vices qu'il n'a jamais tenté d'approcher. »

(3) Dans une lettre du 25 mai 1898, Oscar Wilde, libéré, consignera sa rencontre avec Jarry : « Un jeune homme extraordinaire, très corrompu. Il a parfois l'obscénité de Rabelais, parfois l'esprit de Molière et toujours quelque chose de bien à lui... Très attrayant de sa personne, il a l'air d'un très gentil truqueur. » Et Wilde de s'exclamer d'aise quand Jarry compare les yeux des caméléons aux pénis des nègres !

Aux yeux de ses contemporains, Alfred Jarry, ce misogynne forcené, qui rétorquait à Rachilde, la seule dame qu'il pût supporter : « Nous n'aimons pas les femmes du tout, mais si jamais nous en aimions une, nous la voudrions notre égale, ce qui ne serait pas rien ! », ce collectionneur qui s'enorgueillissait de posséder, dressé sur sa cheminée, un grand phallus de pierre, sculpture japonaise et don de Félicien Rops et qui répondait à une visiteuse inquiète de savoir s'il s'agissait là d'un « moulage » : « Non, Madame, c'est une réduction ! » (4), Jarry ne pouvait que pratiquer l'homosexualité.

Aussi, lorsque le 2 mars 1897, à l'issue du banquet qui réunissait, autour de Rachilde, à la Taverne du Panthéon, une vingtaine de littérateurs, le père d'Ubu se mit à frapper l'écrivain belge Christian Beck, tous les assistants se pensèrent témoins de la querelle d'un « petit ménage ». Et le malheureux Christian Beck, bientôt immortalisé par son boxeur sous les traits du grand singe cinocéphale papion Bosse-de-Nage, compagnon du Docteur Faustroll, passa pour ce qu'il n'était peut-être pas.

D'autant que — comble de malchance ! —, raconte Noël Arnaud : « Le professeur Antonio Mor, dans son *Christian Beck* paru à Rome en 1953, faisait état d'un exemplaire du *Dostoïevsky* de Gide portant cette impudique dédicace : « A Christian Beck, son amie André Gide. » C'était si beau — ou si bête — qu'on n'osait y croire. Et cette prudence (devant une incongruité dont Gide n'était pas coutumier) s'est trouvée tout récemment justifiée. L'érudit et minutieux André Blavier ayant reçu en dépôt l'exemplaire du *Dostoïevsky* n'eut aucun mal à déceler que la féminisation outrée d'André Gide résultait d'un point noir dans la pâte du papier. Le professeur italien s'était laissé conduire par ses obsessions » ! (5).

\*

« La misogynie de Jarry est certaine, son aversion de la femme va jusqu'au dégoût, sans pour autant que l'on connaisse de témoignages d'une homosexualité active » consi-

(4) Guillaume Apollinaire constata, plus tard, que l'objet avait été « recouvert d'une calotte de velours violet, depuis le jour où le monolithe exotique avait effrayé une dame de lettres ».

(5) Sur Christian Beck, père de Béatrix Beck (Prix Goncourt 1952), voir Noël Arnaud, *o.p.* page 339.

dère, pour sa part, François Caradec, qui explique : « Ligné-Poë s'étonne un peu de voir Jarry fréquenter Lord Douglas, et Louis Lormel se scandalise de sa liaison avec Fargue. C'est déjà beaucoup, mais c'est tout, et ce sont deux témoignages douteux. Je crois plutôt que Jarry se trouve alors sous l'influence, toute littéraire, de Lautréamont, et qu'il n'est pas loin de se prendre pour une réincarnation de Maldoror » (6).

Incontestablement, Alfred Jarry reçut de plein fouet l'empreinte des « Chants de Maldoror » et, dans son œuvre, on suit à la trace les thèmes chers à Lautréamont, « Haldernablou » par exemple illustrant la phrase du poète : « deux amis qui cherchent obstinément à se détruire, quel drame ! » Mais François Caradec, qui veut ignorer certains éléments troublants du dossier, balaie bien vite la question des inclinations de Jarry, laquelle ne le passionne pas puisqu'il écrit : « Il n'est pas besoin d'être grand pataphysicien pour se demander s'il existe une norme et s'il est nécessaire de juger un écrivain à cette aune : cela ne peut intéresser que les vieilles dames et les psychiatres... Pour tout dire, je me contrefous de la manière dont Jarry faisait l'amour, — maldororien avec Ablou, incestueux avec Varia, uraniste avec Valens, messalinien, surmâle ou narcissique. »

Selon Paul Chauveau, Jarry ne saurait avoir pratiqué car « sa vraie sensualité c'est l'alcool, et... les alcooliques ne peuvent pas grand-chose pour Vénus. Il niera l'amour ou le raillera, encore qu'il en soit sans cesse occupé cérébralement ». Le problème est carrément expédié, d'une manière qui ne convainc pas.

En revanche, s'appuyant sur les travaux de Maurice Saillet, qui signala le premier l'importance de l'homosexualité dans l'œuvre de Jarry (7), Marcel Jean et Arpad Mezei ont délibérément analysé tous ses ouvrages sous l'angle homophile (8). Ils constatent : « On peut considérer les œuvres successives de Jarry comme étudiant les diverses formes de l'instinct homosexuel. Dans *Haldernablou*, c'est le meurtre ; dans *les Jours et les Nuits*, c'est la folie. La

(6) François Caradec, *A la recherche d'Alfred Jarry*, Seghers, 1974.

(7) Maurice Saillet, *Sur la route de Narcisse*, revue Fontaine, septembre 1947.

(8) Marcel Jean et Arpad Mezei, *Genèse de la Pensée Moderne dans la Littérature Française*, Corrèa, 1950, notamment le chapitre XIX : « De Narcisse à Hélène. »

solution de *L'Amour absolu*, c'est la prison — une réclusion intérieure et volontaire. »

Les deux universitaires, qui systématisent leur hypothèse jusqu'au grotesque, s'attardent ainsi sur « l'un des premiers stades du développement homosexuel, le narcissisme », découvert dans *Les Jours et les Nuits, roman d'un déserteur*. Dans ce livre, Jarry raconte l'aventure de Sengle, individu singulier et solitaire, qui s'évade en rêve de sa caserne trop réelle pour rejoindre Valens, son égal et son double (9). Marcel Jean et Arpad Mezei écrivent : Sengle « refuse les formes collectives : son histoire est le roman d'un déserteur, dénonciation impitoyable de la transformation en militarisme des tendances collectives homosexuelles. Sengle, lui, s'en tient à ce qui est presque une création de son propre esprit : Valens, « le frère lointain », sa propre image, reflétée dans l'eau du passé... La solution qui consiste à réaliser directement l'homosexualité, c'est-à-dire la pédérastie, n'a d'ailleurs aucun attrait pour Jarry : il ne la conçoit même pas (10). A l'hôpital militaire, une rixe sanglante entre deux invertis réveille Sengle qui « ne comprend rien » à ce « meurtre invraisemblable »... Le monde extérieur perd tout son intérêt pour Narcisse, qui est aussi en quelque manière l'hermaphrodite, l'être qui porte en lui les deux pôles de la sexualité. Ce rétrécissement du champ d'intérêt se remarque surtout chez les alcooliques et les narcomaniques en général ».

Le personnage le plus célèbre d'Alfred Jarry, c'est le Père Ūbu, symbolisé par sa gidouille ornée d'une spirale. Eh bien, nous apprennent très sérieusement les exégètes de l'écrivain, le mouvement asymétrique et spirale, qui s'analyse en un refus de la mort et en une recherche de l'immortalité, caractérise l'homosexualité.

CHRISTIAN GURY.

(9) Voir la critique de *Les Jours et les Nuits* par Sinclair, *Arcadie*, n° 138, juin 1965. Avec ce commentaire : « Le déchiffrement d'un fragment inédit du manuscrit permet d'affirmer qu'il y a eu entre Jarry et Fargue des relations inavouables et que Jarry « souhaitait qu'on le sût ». Les « relations inavouables » avec des hommes de lettres finissent tôt ou tard par être portées sur la place publique. Conseil aux jeunes Arcadiens : si vous aimez le secret, fuyez comme la peste tous rapports avec des « gendelettes ».

(10) Exact, selon l'analyse de Noël Arnaud : « On sait par « Hal-dernablou », on saura mieux encore par « Les Jours et les Nuits » que l'uranisme de Jarry rejetait le contact physique, ou du moins s'il y succombait, l'amour cessait. »

## OU ALLONS-NOUS ?

par SERGE HENRY.

« Prenez un cercle, caressez-le,  
il deviendra vicieux ! »

Eugène IONESCO,

*La Cantatrice Chauve*, Acte I.

Dans un livre récemment paru, le grand psychanalyste Bruno Bettelheim expliquait de quelle manière le compartimentage de la société favorisait la méfiance entre les divers groupes d'individus à partir de la notion d'intimité. Si l'intimité se trouvait réduite au seul désir de solitude et non à la honte ou à la peur de ce que les autres pourraient faire ou penser sur notre propre comportement, il n'y aurait pas tant de défiance à l'égard du voisin et l'aliénation de ces individus vivant à l'écart les uns des autres laisserait la place au désir de partager dans des collectivités plus restreintes où chacun n'ignorerait absolument rien des autres. De ce fait, on pourrait penser que toutes les formes de délinquance, du vol jusqu'au chantage, tendraient à disparaître dans la mesure où tout se saurait rapidement, où l'esprit de partage susciterait moins le sentiment de convoitise. Nous n'en sommes pas encore là et je soupçonne Bruno Bettelheim d'avoir, entre autres, été inspiré par Sir Thomas More avec l'Utopie. Une vision si sensible et si généreuse des rapports humains nous rapproche cependant de l'idée selon laquelle il nous serait néfaste — pour ne pas dire nocif —, de faire bande à part en créant un cloisonnement supplémentaire, davantage favorable à l'élaboration des critères de normalité et de déviance que nous connaissons.

Je crois que si l'on parvenait à démontrer que notre art de vivre peut s'intégrer dans une collectivité, aussi diverse soit-elle, que nous partageons dans la vie de tous les jours les mêmes soucis, les mêmes joies, que l'incompatibilité constatée repose tant sur la méconnaissance totale du fait homophile que sur l'effet d'une morale matérialiste qui fait du plaisir une subversion de l'économie sociale, je crois alors qu'un grand pas serait accompli. Tout cela a déjà été dit et l'on pense notamment à ces deux réactions qui forment le cercle vicieux duquel il faut s'efforcer de sortir : la peur et la révolte confuse. La peur est cause de l'agressivité comme de l'ignorance devant le fait homophile : il n'est pas nécessaire d'énumérer les drames familiaux, les médecins que l'on consulte jusqu'aux exorcistes, les tourments et les traques dont font l'objet certains homophiles isolés. C'est la peur de ce qui dérange les bonnes vieilles habitudes/opinions faites de lieux communs que rien dans l'état actuel des choses permettra de changer si ce n'est notre exemple. A Céline de conclure : « Si la majorité des gens est constituée par des cons, il est normal qu'elle ait toujours raison. »

J'ajouterai cette digression : « par-delà les martyrs », en pensant à ces rescapés des camps de concentration à qui l'on ne confère pas le droit officiel ou officieux de déposer une gerbe au pied du monument aux morts, à la mémoire des triangles roses. A croire que des milliers d'homophiles ont souffert et sont morts pour rien, parce qu'ils n'étaient rien aux yeux des autres : quelle suprême trahison !

Quant à la révolte homophile, je lui préfère la révolution arcadienne du début des années 50. Parce que la révolte, comme le ras-le-bol de Mai 68, laisse le champ libre à tous les abus, à l'expression des fantasmes les plus saugrenus puisqu'elle possède cette connotation passionnelle qui écarte l'objectivité nécessaire à toute action à long terme. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit : la perception intuitive de la réalité propre à la jeunesse pourrait être mise à meilleur profit s'il y avait plus de lucidité dans l'action. Les homophiles révoltés par l'incompréhension de leur entourage, de la société en général, ne trouvent pas toujours, surtout s'ils sont isolés, les moyens de défense adéquats et la sérénité propre à leur épanouissement personnel. Tout le monde ne connaît pas *Arcadie*, on hésite à s'y adresser, on attend peut-être le dernier moment ?

J'ai connu des cas de garçons — de condition modeste d'ailleurs — qui, par esprit de révolte, par réaction contre un environnement familial hostile, croyaient trouver refuge dans le ghetto de lépreux et pensaient devoir prendre l'image que les gens se font de l'homosexualité en jouant les folles évaporées, afin d'affirmer leur véritable — personnalité ? — C'est la période provisoire ou définitive, où l'on cherche à satisfaire un sentiment/besoin au prix de nombreuses illusions ou du complet oubli de soi-même ; où l'on ramasse des « baffes », et d'où l'on émerge si l'on est doué de bonnes dispositions et entouré de bons conseils. Certains reviennent de ces expériences, ils ont appris à se connaître, mais comment ! Tous ceux qui ont échappé au piège de l'insouciance et qui désormais, savent où ils vont, du moins envisagent l'existence avec plus de sérénité, fondent mes espérances sur la voie qui mène au bonheur car le peuple homophile, quoiqu'on dise, sait aussi être celui du cœur et de la raison.

Ah ! Si *Arcadie* n'était pas là pour rendre le change au ghetto !

Ce ghetto pourtant minoritaire et cependant si lourd sur la balance !

L'esprit des boîtes sévit, qui loin de participer à l'insertion de l'homosexuel dans la Cité, le dévoie d'une vie saine et harmonieuse. A quoi sert-il s'accumuler ces barrières entre le monde des vivants et l'ombre d'un pseudo-paradis réservé à la différence, cette différence qui doit s'établir et s'épanouir au sein de la collectivité et non en dehors ?

Le ghetto est une sécrétion de la société qui ne dispose plus de la roche tarpéienne pour se débarrasser des criminels et qui cependant fait peu de concessions à la tolérance ; des personnages cupides et sans scrupules ont d'ailleurs su exploiter qui, cette détresse, qui cette insouciance, donnant ainsi bonne conscience aux mentalités hostiles qui trouvent là un bon moyen d'associer l'homosexualité à la drogue, à l'obsession, à la prostitution, au chantage, et à la déchéance. En effet, quel abri dérisoire pour celui qui ne pense s'épanouir autrement ! Le ghetto, c'est le piège car il présente, comme l'a fort bien souligné Georges Julien Ohm, d'être contrôlé par la police, il procède du grand renfermement dont parle André Glucksmann et collabore avec cette marginalité qu'on voudrait nous réserver.

Tel un troupeau d'autruches fricotant la tête sous le sable, le ghetto homosexuel ajoute sa responsabilité à une

discrimination générale sur l'homophilie justifiée par ses rites, ses modes, son hédonisme, ses manies de s'identifier à certains stéréotypes extérieurs, et qui, de toute évidence, tendent à démontrer que ses adeptes sont à la recherche d'une identité qu'ils ne trouveront ailleurs qu'en eux-mêmes : « Quos vult Jupiter perdere, dementat prius. » Notre place n'est pas dans une collectivité homosexuelle à l'image de certains groupes ethniques ou religieux qui possèdent leurs quartiers, leurs banques, leurs tailleurs, leur bouchers, leurs églises ou leurs temples, leurs traditions et leurs rites. L'homosexualité opprimée justifie certes les associations de défense, mais en aucun cas elle ne doit connaître le sort de ces religions, de ces ethnies : la meilleure façon de ne pas être considérés comme les Portoricains de l'Amour, c'est de ne pas jouer le jeu du racisme, c'est de ne pas vivre en aparté car l'aparté crée la méfiance, elle mène aux préjugés et provoque la peur. Et puis, je suis près de rejoindre notre ami psychanalyste, vivre à visage découvert, c'est déjà prouver que la différence se réduit à une chose bien intime, l'Amour.

SERGE HENRY.

---

---

## RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

*Préciser l'année désirée*

---

---

## L'OISEAU QUI NE VOLAIT PLUS

par CLAUDE ARMEL.

*Combien de temps faut-il pour se situer ? Toute une vie ?  
Jamais rien, en fait, ne s'établit.*

Yves. NAVARRE.

\*

Tignes ! Une fois franchie la double ligne des télésièges de Palafour et de la Tourne, l'étroit sentier conduit, à flanc de rocher, jusqu'au col de la Sachette. Voici une maisonnette construite en pierres du pays, elle s'accroche au précipice ; on l'aperçoit d'en bas. Plus loin, au terme d'une série de méandres, le sentier s'incurve fortement sur la gauche. Ce dernier tronçon herbeux débouche sur une prairie de haute montagne. Paysage grandiose dominé par l'obélisque altier de l'Aiguille Percée ! A ce niveau on embrasse du regard les deux lacs. Les dômes neigeux de Pramecou et de la Grande Motte couronnent ce royal panorama. Ici trône majestueusement le chalet d'Alexandre. « Amour des cimes », ce nom lui va bien !

Ce soir précisément des amis de longue date fêtent ensemble leurs retrouvailles au seuil de l'été nouveau. Nul n'a voulu faillir à cette heureuse tradition et Betty, sœur cadette d'Alexandre, peut être satisfaite. Fidèle à ses habitudes, Jean-Pierre est arrivé le premier au rendez-vous. Raoul, comme toujours, s'est fait désirer... des affaires importantes à régler au dernier moment, les éternelles excuses ! Mais comment lui en vouloir ? Ainsi n'a-t-il rejoint la petite communauté que le dimanche soir. Son léger véhicule cahotant sur les ornières donnait l'impression de ne

pas pouvoir s'arracher au brouillard épais qui montait de la vallée. Le chalet lui était brusquement apparu, quasi féerique, coupé du monde, comme suspendu entre ciel et terre.

Respectueux de l'ancienne mode ils ont garni les lampes et allumé les chandelles. Chacun y tient beaucoup, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de célébrer une entente aussi franche, aussi solide que la leur ; la moindre flamme devient symbole. Les jeunes gens ont rompu le pain et vidé tous en chœur le verre miroitant des grands soirs. Leur veillée bruyante s'est prolongée tard dans la nuit ; on avait tant à se dire ! Peu à peu la conversation s'était orientée sur le destin, sur la fatalité... saura-t-on jamais qui en fut la cause ? Jean-Pierre évoquant un voyage déjà lointain à Saint-Jean-de-Luz où il achevait en famille une douloureuse cure de désintoxication — il y avait croisé, perdu puis retrouvé un angélique sourire ? Non, à la réflexion, ce devait être Raoul. Il tenait à leur décrire le jeune passager pris à son bord en fin d'après-midi : un adolescent dégingandé, soufiteux, errant sans but. « Vous m'imaginez débarquant au chalet avec « ça » ? Que faire sinon le laisser au carrefour du barrage ? Etrange pressentiment pourtant, au moment de nous séparer, je me suis senti coupable d'une inutile lâcheté. On aurait dit que ce Pierrot, triste à la frimousse alourdie par d'épais verres de lunettes, ne se résoudrait pas à disparaître de mon champ. La mémoire, quelle curieuse alliée ! Elle nous refuse même le droit d'oublier ce que nous voudrions. Il m'avait longuement parlé de ses parents demeurés à Nantes et cela m'est resté. Je le revois encore affamé, frileux, pareil à un oiseau blessé, un oiseau qui n'aurait plus la force de voler ! »

C'est le maître du chalet qui a paru accorder le plus d'intérêt à ce banal récit.

\*

L'aube a dissipé les nuages. Rajeuni par les furieux orages de la nuit, le ciel paraît s'ouvrir tout entier. Eclaboussant les sommets, le soleil orange éclate en faisceaux sanglants. Jean-Pierre, à califourchon sur la murette bordant la terrasse, hume avec volupté l'air humide privé de senteurs.

« C'est curieux, observe-t-il, le jour a du mal à naître ce matin. »

« Je serais comblé si tu me citais encore Cocteau ! » plaisante Raoul.

Au village, Alexandre a expédié, selon la formule consacrée, les problèmes d'intendance. Vouant depuis toujours une haine féroce à cette hideuse paroi de béton qui ôte aux eaux tranquilles du lac tout leur mystère, il arpente la galerie marchande. A l'extérieur, le macadam luisant de pluie fume par endroits sous la caresse des rayons tièdes. Les cafetiers installent avec prudence les premiers guéridons.

— Vous désirez autre chose ?

— Rien pour l'instant !

Le jeune client s'est replongé dans sa lecture : un dépliant touristique diffusé par le Syndicat d'Initiatives — Promenades à pied. Chamois, marmottes et fleurs multicolores illustrent la couverture. Alexandre s'est arrêté tant la vue de ce garçon le frappe. Cet anorak bleu effrangé aux manches, plutôt crasseux, ces chaussures gorgées d'humidité, ce foulard, ce menton décharné, ce front pâle et ces longs cheveux bruns l'émeuvent. Egalement ce léger bagage déposé sous la chaise l'interpelle. Voyagez dans des conditions pareilles, a-t-on idée ! Comme si brusquement il avait vu juste, fixant les joues creuses et les lunettes de myope, Alexandre a risqué un pas en avant vers l'inconnu.

— Salut ! Mon ami Raoul, sauf erreur, vous a bien pris hier dans sa voiture : une mini-Cooper rouge ?

— Exact, il m'a même planté au barrage !

Voilà qui commençait bien mal. Sur la défensive, l'adolescent répondait en pinçant les lèvres. Alexandre enchaîna :

— On n'a pas voulu de vous à Val-d'Isère ?

— Pour la bonne raison que je n'y suis pas allé : le conducteur suivant m'a embarqué ici. Ça devait être écrit probablement..., de même que votre « ami » devait vous parler de moi ! — il avait prononcé le mot « ami » en insistant avec effronterie.

— C'était écrit dites-vous et cela ne vous étonne pas ?

— Rien ne m'étonne jamais.

— Où avez-vous passé la nuit dernière ?

— Sous la galerie, là-bas.

— Avec ce froid ?

— Si j'avais voulu avoir chaud je serais resté à Montauban !

— J'aurais juré que vous arriviez de Nantes !

— Encore « l'ami » sans doute ? Nantes, c'est déjà vieux

figurez-vous, le foyer parental ! — et il laissa échapper un ricanement de hyène qui choqua son interlocuteur.

— Qu'espérez-vous trouver ici ?

— Ce que j'y apporte ; l'envie des montagnes, ça ne vous prend jamais, vous ?

\*

La maisonnée fait grise mine. Raoul tombant des nues a tenté d'obtenir des explications. C'était un comble tout de même, rompre ainsi les conventions sans prévenir ! Et dire qu'avec sa langue trop longue il était à l'origine du désastre.

— Follement drôle ! — s'est exclamé Jean-Pierre, le premier moment de stupeur dissipé — c'est tout le portrait de Radiguet !

Betty, elle, ne trouve point de mots pour qualifier son frère.

— ... et « l'oiseau blessé » s'installe ici jusqu'à... ?

— Je l'ignore — coupe sèchement Alexandre — pour l'instant, il reste ; c'est tout !

Denis est donc resté parmi eux. Le voici qui s'incrute comme à plaisir sans le plus léger murmure de reconnaissance. Il se retranche dans un silence impressionnant qui dure parfois plusieurs heures. Malgré soi, on ne peut s'empêcher de lui prêter attention lorsqu'il se décide enfin à prendre la parole. Après Alexandre, Jean-Pierre est le second qui soit parvenu à l'apprivoiser, le charme d'Orphée sans doute ! Le garçon en effet a manifesté un goût immodéré pour la flore alpine. C'est une passion commune qu'ils viennent de se découvrir.

— Chaque été, j'en photographie une série et je rafraîchis mon herbier, regarde ! Savais-tu qu'elles portaient d'aussi beaux noms ? — et de réciter une exquise litanie sonnante quasi magique aux oreilles du profane : Campanule, Hellebore, Epervière, Coquelurde, Gentiane, Aster des Alpes, Céléphantine, Lis orangé...

Bercé par la mélodie, Denis a hoché la tête :

— J'aime bien ; cette veine qu'elles ont de pouvoir vivre là où elles sont..., une fleur qui pousse, qui respire, car elles respirent aussi n'est-ce pas ?

Quels échos inattendus cette simple remarque a éveillés chez Jean-Pierre !

— Oui elles respirent ; c'est si difficile parfois de s'épanouir là où on devrait.

Alexandre s'approchait d'eux. Jean-Pierre a entraîné l'adolescent plus loin, à l'écart et la fin de leur conversation s'est perdue dans la bise aigre du crépuscule.

L'intérêt du séjour à Tignes a bien changé depuis l'arrivée de Denis au chalet. Fait indéniable, tout le monde donne maintenant l'impression de se tenir sur ses gardes. On s'observe ; on semble même se suspecter, mais de quoi au juste ? Quelques paroles fusent, insidieuses. A croire que l'édifice des bonnes relations anciennes se lézarderait tout à coup. Denis évolue avec une souplesse désarmante dans ce terrain marécageux, se laissant vivre au fil des heures. Décrassé, rasé de frais, ayant reconquis le privilège du sommeil, il affiche un minois plus avenant. Pourtant il s'obstine toujours à porter ses hardes.

Sentant bien qu'ils sont en train de s'affronter pour une question de priorité, Raoul vient d'exprimer une vérité troublante : on avait pris l'oiseau blessé pour un être vulnérable ; n'est-il pas en fin de compte plus libre et plus fort qu'eux tous réunis ?

— Nous possédons tous de bonnes raisons pour vouloir exercer notre autorité sur lui : moi parce que je l'ai découvert, Alexandre parce qu'il l'a accueilli, Jean-Pierre parce qu'il prétend être fait du même bois, Betty enfin parce qu'elle est femme et qu'elle use de son charme comme d'un pouvoir légitime. J'ignore si nous pourrions donner à ce galopin ce qu'il souhaite ; je crois bien, en revanche, que Denis tient entre ses mains l'avenir de notre communauté. Lorsqu'il partira — car il partira bien un moment ou l'autre — nous laissera-t-il intacts ?

Rôdant aux abords des tennis, Denis avait cependant réussi à s'attirer la sympathie de quelques jeunes gens de son âge. Désormais il s'absentait chaque après-midi. Au chalet, on a semblé pousser un soupir de soulagement : pouvoir enfin reprendre le programme normal des excursions ! On s'est promis pour le lendemain d'escalader l'arête du Franchet. Alexandre, même en invoquant la sacro-sainte hospitalité, n'avait plus de raison d'y mettre obstacle.

C'est pourquoi les préparatifs vont bon train.

Prêt avant les autres, Alexandre en a profité pour s'emparer du sac de voyage que le garçon a repoussé sous un lit de camp. Cette sorte de viol l'opprime étrangement. C'est presque à regret qu'il extirpe un à un maints objets hétéroclites. Au lieu de mettre davantage en lumière la personnalité de l'adolescent, ils contribuent à épaissir le mystère qui l'entoure. L'homme manipule son maigre butin avec des doigts tremblants. Tout d'abord, un carnet vient à la surface de cette pêche miraculeuse. Hélas, les indications qu'il porte sont indéchiffrables, un code secret sans doute. Suivent dans l'ordre : un garrot en caoutchouc, une paire d'espadrilles hors d'usage, un flacon vide ayant contenu du trichloréthylène, un poignard scout, une boussole, un foulard de soie naturelle soigneusement plié dans du papier blanc, les restes effilochés d'un vieux paquet de coton, une pince à épiler et enfin une fiole minuscule remplie d'un liquide noirâtre. Alexandre intrigué la débouche aussitôt et l'approche de ses narines. L'effet est quasi immédiat : une sensation curieuse, effrayante l'envahit. Ses tempes bourdonnent, un feu inattendu lui incendie le visage. Il est pris de vertige..., très vite pourtant l'étourdissement se dissipe et la conscience reprend ses droits.

Au risque d'être entendu, Alexandre, incapable de se cacher plus longtemps le désir qu'il éprouve à l'égard du garçon articule d'une voix émue : « Denis, mon Denis, toi qui ne ressembles à aucun de ceux que j'ai connus auparavant, qui es-tu mon bel oiseau blessé, qui es-tu vraiment ? Fallait-il que tu viennes semer la guerre parmi nous ? »

Quelle épreuve terrible mais aussi quelle libération ce serait de crier tout cela à la face des autres ! Pourquoi l'homme peut-il étaler au grand jour ses amours féminines alors qu'il doit taire constamment ses pensées s'il n'a connu la volupté qu'avec... certains intimes ?

\*

Six heures doivent sonner au clocher de la station ; Alexandre vient de consulter sa montre. Il est seul au chalet. Betty purge ses humeurs sur les pentes escarpées du plateau de la Tovière, chevauchant une moto de trial. Raoul et Jean-Pierre sont partis de leur côté pour photographier quelques animaux dans le parc de la Vanoise.

Voici que Denis apparaît au détour du sentier ; il flaire une présence mais sans s'inquiéter, prend possession de la terrasse. Qu'il est beau et fier ainsi, allongé sur le dallage

comme une panthère ! Alexandre le contemple un instant puis lui fait un signe. Le garçon esquisse un rapide sourire en fronçant le nez, une mimique qui lui est propre. Un silence pesant s'établit, s'éternise. Alexandre le rompt en questionnant sottement :

— Lorsque tu partiras, nous regretteras-tu ?

— Un peu, c'était bien quand même !

S'étant soudain levé afin de couper à la suite de l'interrogatoire, Denis est allé s'isoler sous la douche. La porte d'entrée du chalet est toujours ouverte ; on entend l'eau crépiter. C'est le moment où jamais songe Alexandre, réalisant désormais qu'il n'a plus rien à perdre... Un désir violent culbute ses pensées. Il dirige ses pas vers l'étroit cagibi d'où provient encore le bruit de la cataracte. L'intense émotion contenue dans ses gestes lui rappelle de fulgurants souvenirs. Y aura-t-il jamais de trouble comparable à celui qui précède la possession d'un jeune corps si longtemps convoité ? La gorge nouée il écarte un pan du rideau de nylon jaune, arrête l'eau, parcourt des yeux la chair laiteuse et lisse de son pensionnaire de fortune. On lui donnerait à peine seize ans. Après un frôlement timide la main s'enhardit, s'infiltré entre les cuisses disjointes, s'égare dans les poils d'un noir de jais, collés aux aines. Denis reste sans mouvement, les paupières baissées, les narines palpitantes. Devant ce tacite encouragement Alexandre attire à lui cette nudité luisante et claire. Il se fait suppliant :

— Tu m'en veux n'est-ce pas ?

— Non, non, mon frère aîné a commencé avec ce genre d'amusement quand j'avais douze ans, ensuite j'y ai pris goût !

— Amusement dis-tu ?

— Continue !

Denis balance voluptueusement ses hanches creuses, se cantonnant par ailleurs dans une totale passivité. Alexandre aurait mauvaise grâce à en demander plus.

— Et si les autres arrivent ?

— Alors il sera toujours temps d'aviser, accorde-moi encore le bonheur de t'éponger !

Maintenant Alexandre lui fait presque pitié. Le garçon enjambe docilement le rebord du bac de faïence et se campe, quasi provocant, sur le carrelage bleu. Malgré lui,

il se met à prendre des poses de statue grecque et puis, sans prévenir, il jouit contre la serviette rêche qui lui rougit la peau.

— Pardon, j'aurais dû te mettre au courant, c'est chaque fois pareil. Ma mère qui a tenu jusqu'à mes quinze ans à s'occuper de ma toilette m'a administré plusieurs raclées maison à cause de ça ! Laisse-moi maintenant, il vaut mieux que je file tout de suite, tu ne crois pas ?

Depuis quelques instants Betty, figée sur le seuil du petit corridor, observe la scène, médusée. Jusque-là, elle n'avait jamais assisté à un tel échange entre garçons ; en outre, l'un d'eux est son frère aîné. Alexandre, à trente-deux ans succomber aux charmes d'un gamin de dix-neuf qui en paraît seize... ! Elle s'efforce de rassembler dans son esprit des bribes de conversations entendues au lycée. Les idées se bousculent dans sa tête.

Sous ce paisible toit où la vie promettait de s'écouler sans heurt, une page vient d'être tournée.

Alexandre, lui, s'est recomposé un air de circonstance.

— Tiens, déjà de retour !

Il gratifie les fesses nerveuses du garçon d'une tape amicale :

— T'enfuir ainsi comme un voleur, et pourquoi donc ? Reste encore ce soir parmi nous. Personne n'a rien à redire à cela que je sache, je suis encore chez moi !

Raoul et Jean-Pierre sont rentrés tardivement dans la nuit. Betty n'a pas parlé.

(à suivre)

CLAUDE ARMEL.

CHRISTIAN GURY

## LES VERGERS DE SODOME

— 20 F —

— 240 —

## LA POLICE A LAUSANNE

*Nous publions ici la réponse du Directeur de la police de Lausanne au groupe homophile de cette ville. Il nous paraît que les réflexions de ce haut fonctionnaire peuvent s'appliquer ailleurs qu'en Suisse.*

Le 3 décembre, dans une lettre ouverte publiée par la *Tribune-Le Matin*, vous vous êtes adressés à la police de Lausanne et vous avez déploré qu'elle procède régulièrement à des contrôles, inutilement humiliants à vos yeux, dans les lieux où vous vous rencontrez (1).

Pour nous, cependant, ces surveillances ne revêtent nullement un caractère de brimade, et pour deux raisons au moins, elles se poursuivront :

1) D'abord au profit des homosexuels eux-mêmes : une forme de brigandage fleurit en effet dans les endroits fréquentés par les habitués, qui vise rien moins qu'à rançonner tout simplement une catégorie de citoyens, dont on sait qu'ils répugneront à porter plainte. Voulez-vous des preuves ?

En 1978, deux cas nous ont été signalés, sans que leurs auteurs puissent être identifiés. En 1979, jusqu'au 30 novembre, trois plaintes ont été enregistrées et les recherches effectuées ont permis d'arrêter huit auteurs. Cependant, ceux-ci ont reconnu de surcroît, vingt-trois agressions dont nous n'avions par été informés !

C'est donc pour décourager ceux qui organisent ce genre d'expéditions que la police apparaît ostensiblement dans les lieux de rencontres des homosexuels, et qu'elle continuera à le faire.

2) Ensuite, pour les autres citoyens : notre souci est de veiller à ce que les endroits fréquentés par les homosexuels ne se transforment pas en ghettos, mais qu'ils restent au

(1) *Tribune de Lausanne, Le Matin*, 4 janvier 1980.

— 241 —

contraire ouverts au public, dans toute l'acception du terme. Or, admettre la transformation de tel ou tel parc en un « sanctuaire » reviendrait à en interdire l'accès au promeneur qui, sans rechercher l'aventure, souhaiterait y passer, tout simplement, mais qui y renoncerait par souci de ne pas être considéré pour ce qu'il n'est pas, ou par crainte d'être victime des petits malfrats qui le sillonnent. Ce serait instaurer la ségrégation au nom de la tolérance.

Nous tenons à une certaine définition de la liberté dont les limites pour chacun sont fixées simplement, vous le savez, par le respect de celle d'autrui. Admettre la naissance de concentrations irait à fin contraire et les membres de votre groupement aurait intérêt à en tenir compte en usant, en premier lieu, de la protection de leur domicile privé.

Espérant vous avoir fait comprendre, par ces quelques explications, le sens des interventions de la police, je vous prie de croire, Messieurs, à mes salutations distinguées.

*Le directeur de police,*

Robert DEPPEN.

---

## ARGUMENTAIRE

Quatorze fiches réalisées par la Commission du monde professionnel d'ARCADIE destinées à tous ceux qui veulent avoir des arguments pour discuter de l'homophilie.

**Indispensable à tous ceux qui militent...**

Ed. ARCADIE — 10 F

## LE PRÊTRE

### SOUS LE REGARD DES AUTRES (1)

par MICHEL BLAIRAC.

#### II. LE PRÊTRE, L'HOMME DISPONIBLE.

##### a) *L'engagement à la chasteté.*

Quoi que l'on dise, le prêtre a pris des engagements et l'on s'attend à ce qu'il les tienne. Personne n'est obligé, les décisions sont prises librement. Devant cette liberté, la réponse doit être orientée vers la fidélité. L'argument est de poids, même si, lorsqu'il est invoqué, l'usage qui en est fait est pour défendre l'image traditionnelle du prêtre. Il importe donc de savoir avec précision quels sont les vœux prononcés par un prêtre séculier. Il ne faut pas confondre le prêtre du clergé séculier qui assure en général le service des paroisses, le prêtre dont nous parlons ce soir, et le prêtre du clergé régulier qui appartient à un ordre religieux et qui de ce fait a pris d'autres engagements et dont la situation différente mériterait un autre examen. Ces distinctions ne sont pas subtiles mais utiles ; dans l'Eglise les statuts et les régimes juridiques sont très variés.

En ce qui concerne donc le prêtre séculier catholique de rite romain — espèce la plus courante en France — il s'est engagé au célibat. Cet engagement est la condition *sine qua non* de l'ordination sacerdotale. L'homme qui désire être prêtre s'engagera à demeurer célibataire. Cet engagement en réalité implique la continence sexuelle totale, il n'y a pas ici à faire de distinction entre célibat et chasteté ; d'une part point de noces, d'autre part point de lit. Comme dans la tradition chrétienne les relations sexuelles ne sont pas légitimes hors le mariage, l'engage-

(1) Voir *Arcadie*, n° 315.

ment pris par le prêtre le conduit à faire comme s'il n'avait pas de sexe. Ce comportement est le combat de toute une vie et sera mené jusqu'à la mort. Dans le feu de sa jeunesse un célèbre écrivain chrétien d'Alexandrie, au III<sup>e</sup> siècle, Origène, en se mutilant avait coupé court au problème, acte qu'il regretta amèrement toute sa vie. Acte formellement condamné par l'Eglise, car il porte atteinte à l'intégrité du corps.

La première promesse est donc le célibat. La seconde promesse est d'obéissance à l'Evêque. Chaque prêtre dépend hiérarchiquement d'un évêque qui est responsable d'un diocèse. Cette promesse engage le prêtre à suivre les directives qui lui sont données.

Pour tout le reste de sa vie qui ne relève pas des actes propres à son ministère le prêtre n'a d'autres règles que celles auxquelles tous les chrétiens sont soumis.

Lors donc que l'on renvoie le prêtre à ses engagements on le renvoie uniquement à la chasteté. Il est important de noter que cet unique vœu crée une sorte d'aura autour de lui et qu'au nom de ce point particulier il est censé posséder toutes les vertus. Pourquoi ?

Ce vœu de chasteté prononcé par le prêtre fait que psychologiquement il n'appartient à personne ; il est sans famille, sans foyer, sans épouse. C'est un homme entièrement disponible et chacun voudrait en fait qu'il lui appartienne peu ou prou. On lui refuse une vie privée — je ne parle pas de vie sexuelle — on s'attend à ce que sa maison, sa table, ses finances, et son temps libre soient mobilisables par n'importe qui et n'importe quand, comme si le fait de castrer votre chat en faisait le chat de tous !

Cette disponibilité entière a fait partie de la spiritualité du prêtre. Le Père Chevrier, un bon auteur spirituel du début du siècle, écrivait que le prêtre doit être comme du bon pain, toujours à la portée de la main, prêt à être mangé. Nous sommes complices dans la construction de cette image ; dans l'ardeur du premier engagement nous avons endossé cette manière d'être, répondu à toutes les demandes. Nous étions favorables à ces attitudes et ainsi nous avons habitué les chrétiens à nous considérer comme tels.

L'engagement du jeune prêtre se fait dans l'enthousiasme et la fidélité de ses premiers ans est une fidélité littérale celle que la société et l'Eglise attendent de lui, celle aussi qu'il espère de lui-même. Le programme est clair, établi la démarche objective. A l'instant même où il prononce

ce vœu, il détermine, en un sens unique, l'orientation de sa vie, il pose un acte de maîtrise du temps ; l'avenir est délimité par l'instant précis de l'engagement, sorte de chèque en blanc tiré sur l'avenir. L'instant du vœu, de la promesse, le met *ipso facto* dans la situation de droit et de fait de la chasteté et du célibat. Dans la tradition catholique de rite romain, le juridique, le littéral, sont assimilés au fait d'irréversible façon. Nos conceptions sont très légales et légalistes : le contrat doit être observé tel qu'il a été signé.

Bien qu'il y ait de longues années de préparation et de réflexion — l'on pourrait dire de façon analogique, bien qu'il y ait des années de fiançailles — il n'est pas toujours vrai que cet engagement soit absolument lucide et que même ces longues années d'entraînement à la continence n'aient pas été une sorte de renforcement d'une certaine ignorance, voire d'un certain refus de la sexualité. La sexualité est très souvent inquiétante, peut-être plus encore quand elle est inversée, tournée vers son semblable — tabous sociaux, religieux et internes à chacun — si bien que le vœu peut être la fuite des problèmes, la liquidation d'une angoisse dont les raisons sont inavouées, la solution apparemment efficace d'une pulsion ou d'une libido incontrôlée parce qu'elle n'a pas eu la possibilité d'émerger dans la conscience.

Plus tard, dix ou vingt ans après, le prêtre fera l'expérience de la solitude et sera soumis aux pressions et aux stress de la société à laquelle il appartient. Que faire à ce moment ? Casser l'orientation de sa vie, rompre avec son ministère, maintenir cette obligation à la force des bras et de la volonté à grands renforts de douches froides, de somnifères, de sport ? Certains y parviennent, d'autres commencent à mener ce qui est appelé une double vie.

Où est la vérité d'un être ? Dans le légal, le formel et l'objectif de la promesse, ou dans un chemin de vérité intérieure, subjective, qui fait prendre conscience aussi de la réalité du cœur et du corps ? Vérité qui écartèle, divise, qui partage un homme dont le désir de Dieu demeure, mais dont le corps et l'affectivité ne le suivent pas.

Quelle vérité présenter à Dieu ? Celle d'un engagement respecté alors que la réalité du corps et du cœur est niée, combattue, brimée, mais aussi parfois sublimée, ou celle d'un engagement devenu intenable et transitoirement remis, mais où la réalité du corps et du cœur déchirés est accep-

tée, consentie. Où est la vérité entre l'objectif du vœu et le subjectif d'une vie dont les conditions se sont modifiées ?

Certains quittent le sacerdoce, d'autres mènent une vie compliquée. Je ne me reconnais le droit de juger personne, ni en général ni en particulier. L'important est qu'un homme ne se casse pas. Perdre sa vie ou donner sa vie pour le Christ n'est pas d'abord affaire juridique, mais de conscience. Donner ou perdre sa vie pour le Christ ne doit pas conduire à un suicide psychologique.

b) *Complicité de l'Eglise et du prêtre dans la constitution d'une fausse image.*

L'Eglise et les prêtres sont complices de la constitution de l'image piège à laquelle nous sommes assimilés. Il y a en nous une part réelle de satisfaction à exercer une fonction honorable, cela nous fait plaisir d'être considérés — cela fait plaisir à tout homme. Ce plaisir nous le payons de notre indépendance voire de notre liberté. Il ne faut pas aller jusqu'à dire qu'il y a un certain orgueil, mais au moins une certaine fierté à cela. On ne peut cependant à la fois bénéficier de la considération et de l'estime générale et par ailleurs avoir les avantages d'un comportement « non sacerdotal » sans augmenter en soi la compréhension des hommes et le besoin de la présence aimante de Dieu.

Il faut aussi avouer que lorsqu'une sexualité est contrainte — contrainte librement certes, mais contrainte — elle doit se libérer d'une manière ou d'une autre. Pour certains ce sera un dévouement absolu, comme une sorte de fuite en avant. Une activité débordante qui exorcise un peu les démons de midi et de la nuit. Pour d'autres ce sera une vie intellectuelle très poussée où la procréation et le plaisir se transforment en production cérébrale, en écriture formera en instinct de puissance — puissance de celui en parole. Quand la machine humaine n'est pas lancée à ce régime, la frustration que représente le vœu se transmet autour duquel se rassemble une assemblée liturgique ou un auditoire, de celui à qui l'on vient demander conseil ou se confesser, puissance de pouvoir au nom de Dieu régenter la vie des autres. Soumis à de telles pressions internes le prêtre devra garder l'humilité et le sens de l'humour. Le Christ souffrant en croix sera pour lui un phare, mais quel phare ambigu que le phare de la souffrance et du masochisme qu'il éclaire ! C'est le moment de reprendre le célèbre « Mon Père, gardez-vous à droite mon Père, gardez-vous à gauche ».

### III. LE PRÊTRE, HOMME AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ.

a) *Le témoignage n'est pas le formel du sacerdoce.*

Voici qu'à gros traits j'ai tracé un certain visage humain du prêtre, montré les difficultés auxquelles il est confronté, découvert des pièges tendus. Peut-être mieux vaudrait-il ne pas être prêtre que de brûler ? Pourquoi le rester ? En fin de compte à quoi sert-il ?

Si le prêtre accepte cette vie — qu'importe si mon propos est déconcertant — c'est tout de même qu'il y trouve son compte, y accomplit son désir, s'y épanouit. Trouver son plaisir n'est pas de l'ordre du jeu, ni du divertissement égoïste, le plaisir est structurant, ce que l'on fait sans plaisir et sans joie n'est pas aussi bien fait ; sans plaisir une vie se délite et se rouille ; le contraire du plaisir n'est-il pas le dégoût ? Le prêtre doit trouver dans son sacerdoce les raisons et les motivations de son existence. Si être prêtre revient à détruire un homme, il ne faut pas qu'il soit prêtre. Mais la motivation du plaisir est bien insuffisante, même si elle est nécessaire, elle ne répond pas à la question, pourquoi être prêtre ? Elle ne dit surtout pas : pourquoi le demeurer ?

Il est vrai que le prêtre a une expérience particulière de Dieu. J'ai très brièvement tenté de dire qui est Dieu ; la raison profonde de mon engagement c'est mon Dieu. Quels que soient les blessures et les partages, mon gain c'est le Christ, en lui je rejoins l'expérience des apôtres, de Paul, des mystiques et des saints, même si mon expérience n'a ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur de celle des hommes et des femmes dont en chrétienté je me sens le parent. Cette expérience se traduit par un appel, une vocation. Ces mots et cette certitude doivent être dits avec prudence et modestie car si Dieu est, son appel et ma réponse sont d'ordre personnel ; certains aspects de l'amour ne peuvent se livrer en public. Je suis aussi sensible à l'interrogation sans cesse présente : « Tu objectives comme venant d'un autre ce qui n'est qu'un désir venant de toi », ce qu'en terme courant on dit : « Prendre ses désirs pour une réalité. » Telle est l'inlassable question que la partie incroyante de moi pose à la partie croyante ; un aspect du soupçon. Ma seule réponse à cette question inté-

rieure c'est mon effort de fidélité : je dis bien ma fidélité, fidélité à ma manière qui pourrait n'être pas forcément ce que l'on pense qu'elle doit être. Cette question est aussi un moteur ou un aiguillon pour ma quête tâtonnante et confiante de Dieu.

Mais la recherche de Dieu n'est pas le propre du prêtre, elle est celle de tous. Newman l'a exprimée dans son célèbre *My God and myself*, mon Dieu et moi-même. En cela il est héritier d'une longue tradition qui passe par saint Augustin Pascal. Je me sens très proche de cette famille spirituelle. Mais j'ai bien dit saint Augustin, un prêtre, un évêque, et Pascal, un laïc. L'expérience personnelle de Dieu en tant que telle ne justifie pas totalement le fait d'être prêtre. Là il n'est question que de relation personnelle. Mais la raison du sacerdoce est autre encore.

Etre prêtre est une fonction, un service des autres, je dirai même une profession. Le prêtre n'est ni un fonctionnaire de Dieu, ni un fonctionnaire de l'Eglise, plutôt un officier au sens ancien du mot, celui qui a un office, plutôt un ministre, exerçant un ministère, au sens où ce mot veut dire service.

De quel service s'agit-il donc ? Toutes les sociétés ont besoin d'hommes et de femmes qui assurent en leur sein et pour elles certaines tâches, aux uns de cultiver la terre, de soigner les corps, d'enseigner aux enfants, de semer la beauté par des œuvres d'art..., au prêtre d'être un témoin de Dieu. Bien sûr il n'est pas nécessaire d'être agriculteur de métier pour planter son jardin, ni d'être sorti de l'Ecole des Beaux-Arts pour faire de la peinture le dimanche. Il y a des rebouteux de génie qui ne sont point médecins. Mais là est toute la différence entre la compétence acquise par de longues années de travail et l'intuition qui fait que naturellement un homme réalise certaines choses avec spontanéité. Le témoignage de Dieu sans être excusivement réservé aux hommes d'Eglise, demande lui aussi de longues années de préparation, d'étude et de méditation. Pourquoi nier aussi que le prêtre est l'homme d'un savoir, non pas qu'il ait la prétention de tout connaître de Dieu, ni l'arrogance de détenir seul la vérité, mais la fréquentation journalière des livres saints, l'écoute régulière et secrète des expériences des hommes, l'ouverture, que l'on voudrait béance, devant la présence de Dieu font de lui un homme non pas plus sain mais plus apte à témoigner de Dieu. Mais là n'est pas le rôle absolument spécifique du prêtre. Parler de lui comme l'homme d'un savoir est en réalité

parler du théologien. Cependant la fonction de savoir et de témoignage s'entreprennent.

#### b) *Le prêtre ministre des sacrements.*

Témoignage, enseignement, écoute, conseil, service de la bonté n'exigent pas l'ordination sacerdotale. L'ordination fait d'un homme le ministre des sacrements, non à la place des fidèles mais avec et pour eux. Je parle ici, bien entendu, de la religion catholique dans ses différents rites, aussi bien romains qu'orientaux. Dans la communauté des Catholiques les sacrements tiennent la place la plus importante, ils sont, pour ceux qui appartiennent à ce groupe, la communication active et efficace de la force de Dieu et de sa présence. Mon dessein ici n'est pas d'en donner les raisons mais de constater le fait. Là pour les catholiques se trouve l'essentiel. Je dirai sans aucune agressivité que c'est à prendre ou à laisser : les sacrements sont l'office propre du prêtre qui est plus globalement à reconnaître comme un ministre, un serviteur de la communion.

#### CONCLUSION : LA CHASTÉTÉ EST UN LANGAGE.

En quoi ce service sacramental de la communauté chrétienne exige-t-il que le prêtre soit célibataire ? Quelle est la raison profonde qui légitime et justifie ce renoncement ? Aucune.

Le célibat ecclésiastique est une situation de fait, un héritage historique, la résultante d'une tradition. Pour comprendre ce fait il faut remonter aux origines du Christianisme, au temps où les premiers croyants payaient de leur vie leur foi en Jésus-Christ. C'était le martyre, mot qui en grec veut dire témoignage. Pour Jésus-Christ on donnait sa vie. Quand au début du IV<sup>e</sup> siècle, après l'édit de Milan, le Christianisme devint peu à peu religion d'Etat ce témoignage radical disparut. Des hommes et des femmes ont alors senti la nécessité, en leur temps, d'une autre forme de témoignage radical. De là sont nés les mouvements de moines et d'ermites dont les mœurs semblaient tellement extraordinaires qu'ils étaient comme une sorte de provocation pour que l'on s'interroge sur Dieu. Ces hommes et ces femmes renonçaient à tout plaisir, à tout confort pour aller vivre dans les régions les plus difficiles, les déserts,

les forêts. Toute leur vie était un témoignage : Dieu seul leur suffisait. Leur manière d'être était une forme du langage pour dire l'absolu. Leur renoncement était un discours et une interrogation. Ce sont ces hommes et ces femmes qui ont évangélisé nos pays emportant avec eux leur régime de vie. Nous avons hérité de cette tradition devenue pour nous un fait.

Notre célibat aujourd'hui m'apparaît toujours comme un langage, c'est-à-dire une convenance, une convention. Ce mode d'engagement actuel du prêtre ne me semble pas autre chose qu'une manière de dire Dieu. La question est de savoir si ce discours est encore reçu et s'il est encore possible.

MICHEL BLAIRAC.

---

JAMES LEO HERLIHY

### MACADAM COWBOY

*Qui ne se souvient du film...*

Ed. Stock — 192 p. — 33 F

---

MARC BERTHOMIEU

### ANTINOUS

« La ferveur d'Hadrien en fit l'égal des Dieux »

Ed. José Millas-Martin — 20 F

## NOUVELLES DE FRANCE

— N° 82 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

*Aux jardins de Thémis.*

*Jeux de vilains* : « Racketter les homosexuels coûte de plus en plus cher, constate le *Dauphiné Libéré* (peut-être tout simplement, hélas !, parce qu'il y a de plus en plus d'agressions d'où un phénomène de ras-le-bol chez les juges ?) »

Mohamed Melouki, 20 ans, Gilles Voisin, 22 ans, de Valence, en ont fait l'expérience. « Ils sortaient du cinéma, passaient par là, prétendent avoir été accostés et l'occasion faisant les larrons... on menace l'homosexuel d'un revolver (depuis quand prend-on son revolver pour aller au cinéma ?), on l'emmène en promenade, une veste sur la tête... après 2 h 1/2 de cette « promenade » dans les premiers contreforts de l'Ardèche, on le largue non sans tirer un coup de feu en l'air et après l'avoir dépouillé. »

Ils ne voulaient que « jouer » un peu, ces bons jeunes gens ! Melouki, récidiviste sursitaire, fera 15 mois ferme, Voisin, délinquant primaire, 18 mois dont 6 avec sursis.

*Si on peut plus rigoler...*

*Chasseurs de têtes* : A Pau, José Rebelo et Victor Domingos chassaient l'homo comme d'autres le cha-cha ou le cul blanc. Ils ont invité un promeneur de trop à venir faire un tour en auto. Au terme d'un rapide voyage circonscrit aux limites du quartier, l'imprudent s'est retrouvé dépouillé de son argent et rossé d'importance. Affaire (trop) classique.

Deux ans ferme pour Rebelo, un maçon de 21 ans, un an de la même peine pour Domingos qui n'est pas récidiviste.

*Manque de pot.*

*Flagrant délit* : Rare mais ça arrive. Déserteur, Didier Condal, 19 ans, et son ami Gérard Hérault, 26 ans, ont été pris par les gendarmes de Toulouse en flagrant délit de racket. « Ils avaient fixé rendez-vous à un militaire du 9<sup>e</sup> R.C.P. pour le rançonner de 500 F. La 11<sup>e</sup> victime de Condal qui sera poursuivi tout comme son comparse *spécialisé* dans les agressions d'homosexuels » (*Sud-Ouest Dimanche*).

*On n'arrête pas le progrès.*

*Jour et Nuit* : « Quatre adolescents et un majeur avaient agressé un homosexuel à Clermont... Après avoir molesté leur victime, les agresseurs lui avaient dérobé son portefeuille contenant 70 F et ses bottes... Les trois participants passifs (*sic*) ont été remis en liberté. Deux autres, inculpés de violence avec armes, ont été écroués. »

*Voilà des bottes qui ne sont sûrement pas de sept lieues !*

*Insolite agression* : « Surprenante cette irruption d'un homme armé d'une carabine dans les locaux du *Nouvel Observateur*. Louis Oddone, 64 ans, voulait prendre en otage le directeur de l'hebdomadaire, Jean Daniel, en représaille d'une publicité incitant les jeunes gens à l'homosexualité (Oddone *dixit*). Maîtrisé, il faisait l'objet d'un avis de recherche pour tentative d'homicide sur la personne de sa femme et du père de celle-ci. » (*L'Aurore*).

*Décidément, mieux vaut être folle que fou !*

*Barbarella* : « Un transsexuel connu à Lyon sous le nom de Barbarella vient de mourir d'une overdose. La faute à qui ? Le mouvement « Le Nid » le dit sans barguigner : la police. Oui, la police qui ne laisse pas les prostitués de tous sexes exercer en paix leur noble activité. » (*Aspects de la France*).

*Au Nid soit qui mâle y pense.*

Nous avons aussi les nôtres, hélas !

*Ballets bleus* : Un professeur abusait ses élèves et abusait de ses élèves trop crédules. « Lamentable affaire de ballets bleus que celle qui vient d'être mise à jour à Nice par la brigade mondaine de la Sûreté. Un professeur auxiliaire, André X..., natif du Nord-Vietnam, se livrait, en effet, depuis un an, à des actes odieusement contre-nature vis-à-vis de deux jeunes garçons qu'il avait « savamment » initiés, dans un premier temps par photos et films interposés, puis en les soumettant à ses plus fortes pulsions sexuelles. Ce qui devait arriver arriva, l'un des deux garçons se confia à ses parents. Arrestation. « Dans son appartement — à la limite de la sex-shop et du labo-photos — les hommes de la brigade mondaine découvrirent des livres et des films dont le contenu dépassait l'entendement... au point de choquer les policiers des mœurs pourtant souvent confrontés aux affaires plus viles. » (*Nice-Matin* - M.C. B.).

Mais enfin, ces livres, ils ont été édités et vendus ? Ces films, ils ont été commercialisés ?

*Amitiés (trop) particulières* : « J.-P. D. (*textuel*), ancien animateur, vivait en pleine contradiction avec lui-même comme avec les règles sociales... Un jour un peu plus dur qu'un autre, J.-P. D. a relié ses poignets à une prise électrique. L'alcoolisme n'est pas une alternative à la pédophilie... Les policiers de Sèvres font irruption chez lui (*pré-venus par qui ?*)... Ambiance pénible, sordide même... Le système de J.-P. D. n'a pas encore fonctionné... Dans sa chambre, les policiers trouveront ses confessions complètes. Sans travail depuis un an, il avait été renvoyé de son dernier poste : il manifestait un intérêt trop pressant pour les jeunes enfants qui lui étaient confiés... Prisonnier de ses sens, victime de ses goûts spéciaux, J.-P. D. avait choisi l'alcool comme dérivatif. Il avait dérobé plus de cent bouteilles de whisky dans les super-marchés des environs. Son alcoolisme était aussi pathologique que sa sexualité puisqu'il tenait un état précis de ses vols et des bouteilles consommées. » (*Toutes les Nouvelles des Hauts-de-Seine*).

Navrant.

*Cupidon et Baucis* : « Dans le courrier de son fils, un adolescent de 14 ans, il avait surpris des détails pour le moins troublants. L'enfant évoquait son comportement sexuel et son penchant pour un homme de 41 ans avec

lequel il entretenait des relations très suivies. Son nom figurait d'ailleurs dans la lettre que le père s'empressa d'aller porter au commissariat de S... Stupeur du commissaire ! La « relation » du collégien était un gardien de la paix de S... ! Inculpé d'attentat à la pudeur sur mineur de moins de 15 ans, il a été écroué à la prison de Fleury-Mérogis. » (*L'Aurore*).

#### *Pédophilie ou gérontophilie ?*

*Une histoire de berlingot* : « C'est sur les dires d'un garçon de 13 ans qu'Abel B..., Algérien de 35 ans, avait été arrêté puis inculpé à Carpentras. Selon le jeune garçon, B... l'avait attiré dans sa chambre après lui avoir donné des bonbons, lui avait demandé de revenir le soir. A ce moment-là, l'enfant aurait été sodomisé. Puis, après l'avoir menacé de mort s'il parlait, B... lui donnait 4 F. Le dimanche suivant, les mêmes faits se reproduisaient... Un examen médical eut lieu. Le médecin constatait que l'enfant avait subi des lésions. Barman à P..., B... nie les faits tout en reconnaissant qu'il est homosexuel... L'enfant donne des détails très précis concernant l'intérieur de la chambre de l'Algérien... Très traumatisé, l'enfant est dans un institut médico-pédagogique... L'avocat général reconnaît : Oui, A... a bien été sodomisé mais est-ce par B... ? Rien ne permet de l'affirmer. » (*Provence-Actualités* - Jean LECLAIRE).

#### *Acquitté au bénéfice du doute.*

*Les écumeurs du Vaucluse* : Parmi eux, Mohamed B..., 23 ans, aîné d'une famille de harkis de sept enfants, il fréquente un club d'homosexuels à Barbentane, « Le Tison » ; Enrico N..., 23 ans, 7<sup>e</sup> d'une famille de dix enfants, qui rencontra Luc R..., 25 ans, légionnaire déserteur, au « Cercle », un rendez-vous d'homosexuels à Lyon et Ginette V..., 42 ans, qui, bien que mariée deux fois et mère de sept enfants (tous « placés »), proclame haut et clair qu'elle est exclusivement lesbienne. Huit accusés en tout, rien que des paumés (un de leurs vols ne leur rapportera qu'un... hachoir ! Une autre fois, ils emporteront un énorme coffre-fort... vide !) mais des paumés avec d'innombrables cambriolages à leur actif plus des attaques à main armée ayant fait trois blessés.

Leurs pulsions sexuelles différentes n'ont donc rien à voir avec leur moralité.

*Licenciement abusif* : « Jeu Boyer cite dans *Rouge* (7-12) une inspectrice du travail qui fait état de « trois cas de licenciement pour homosexualité » dans un arrondissement de Paris. Il s'agissait de trois serveurs de restaurant — dont une femme — qui faisaient l'objet de moqueries et de brimades de la part du reste du personnel. La lettre de licenciement concernant la femme mentionnait explicitement l'homosexualité comme motif de renvoi. *Les trois personnes licenciées ont refusé d'engager une poursuite devant les prud'hommes.* » (*Liaisons Sociales* - « Bref Social » N° 8150).

#### *Sans commentaire.*

« Un autre cas, celui d'un coupeur homosexuel, provoque « l'hostilité générale d'un atelier presque entièrement masculin ». Il est giflé par un ouvrier « qui n'aime pas les pédés » et, ébranlé nerveusement, il obtient un certificat de maladie. Lui aussi sera licencié pour « absence injustifiée ». *Rouge* cite encore le cas d'un ouvrier ayant témoigné à l'émission de télévision sur l'homosexualité et qui reçoit ensuite une lettre de licenciement sous des prétextes futiles de l'entreprise Biderman où il travaillait. » (*Idem*).

Simple question : *quelle différence M. Biderman fait-il entre l'antisémitisme et le racisme sexuel et comment justifie-t-il un tel ségrégationisme ?*

En conclusion, toujours beaucoup d'agressions de toute sorte et partout. Contre cet état de fait qui n'est pas spécifique à l'homosexualité, pas grand-chose à faire préventivement sinon recommander la prudence... sans se faire beaucoup d'illusions sur l'efficacité de ces recommandations surtout destinées à se donner bonne conscience (et on a toujours la ressource de penser que les plus imprudents ne sont pas les lecteurs d'*Arcadie* !). Après coup, on ne peut que souhaiter la sévérité des juges pour des actes inqualifiables, souvent commis à plusieurs ou sous la menace d'une arme, et d'autant plus lâches. Reconnaissons honnêtement que, sur ce plan, nous sommes de mieux en mieux compris par la presse (qui forge l'opinion) et par les tribunaux.

Une autre constatation positive pour nous : la disparition quasi complète du chantage exercé à notre encontre, notamment à Paris. Il est évident que lorsque les « révélations »

du maître-chanteur ne rencontrent qu'un écho de plus en plus faible, ses meilleures armes s'émoussent. Non moins évident que si le chantage est remplacé par l'assassinat, nous ne gagnons pas au change !

Quant à ce que l'on pense de nous... nous avons, dans cette revue, le rare privilège de pouvoir dire la vérité sans fards ni crainte de déplaire, disons-là : de même que ce n'est pas de Brejnev ou de Khomeiny que les Français ont peur mais d'être agressés dans le métro, de même ce n'est pas l'état d'âme des pédés français qui monopolise leur intérêt en ce moment mais le prix du bifetèque, l'indice du chômage et la ration d'essence pour la sacro-sainte auto.

On peut le déplorer mais c'est ainsi et, les choses étant ce qu'elles sont... vivez si m'en croyez, chers cousins, n'attendez à demain, cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ! Sans épines.

*Par ici, la sortie :* « Sortie » (curieux titre !), organe d'une secte parpaillote d'outre-Atlantique (il n'y a que les amerlocs pour avoir tant de fric), s'est donné pour tâche « l'action chrétienne d'entraide auprès des jeunes en détresse ». Ce qui est un louable ambition, point final.

En effet, si l'homo est correctement définie (« préférence érotique pour des partenaires du même sexe se manifestant dans l'imagination ou dans l'action »), si ses causes sont assez bien vues (« L'homosexualité est acquise dans une combinaison complexe de facteurs déterminants et de choix personnels »), nous ne sommes plus d'accord en ce qui concerne l'innéité ni surtout les « remèdes » proposés. Pour résumer brièvement un long laïus : si vous avez un ami homosexuel, la seule chose à faire est de le convertir... à Dieu. En le déculpabilisant, cela va de soi.

Ah ! la belle vie que l'on nous promet là ! Pendant que les hétéros iront tirer leur petite crampette pour mettre au monde les nouvelles créatures du Seigneur, nous, mains jointes et yeux extatiquement levés au Ciel, nous chanterons des « alleluias ». A la rigueur, on veut bien nous accorder aussi l'hymne à la gloire du soleil levant et des petits lapins qui courent dans la rosée matutinale en montrant leur petit derrière. Si c'est ça leur paradis, je préfère l'enfer. C'est plus rigolo.

*Pan, dans la barrette !* « Le pape est bouleversé par l'abaissement général des critères de morale sexuelle dans la vie religieuse, notamment en ce qui concerne l'homo-

sexualité. » (Extrait du *Monde* - revue de presse du bi-mensuel catholique *L'Homme Nouveau*).

*Ça va grenouiller dans les bénitiers.*

*Cinq ans pour changer de sexe :* « Pour les magistrats stéphanois, M. Daniel B..., une homme d'affaires de 37 ans, marié religieusement par l'archevêque de son pays résidentiel, le Maroc, après une enquête canonique, est bien devenu un homme suite à un traitement hormonal et plusieurs opérations aux U.S.A. : « Les données actuelles des sciences humaines et de la biologie, ont estimé les juges, tendent à considérer le sexe comme un élément déterminant. L'intéressé a retrouvé une image corporelle correspondant à son sexe psychologique. » (*L'Aurore*).

Voilà qui devrait faire réfléchir les bons apôtres de *Sortir* ! Quant à nous, ô cousins, tous les espoirs nous sont désormais permis. Ne viens-je pas d'apprendre aux étranges lucarnes qu'un transsexuel (*made in U.S.A.*, bien sûr), avait réussi à allaiter les enfants de sa femme ?

*Désormais, bébé appellera papa maman et... quelle inversion !*

« *Le baiser de la femme araignée* » (Manuel PUIC) : Extrait du Bulletin d'information des éditions du Seuil N° 226 — « Roman kitsch (*qu'ès aco ?*), selon l'écrivain italien Arbasino, roman engagé qui passe par ce que les idéologues détestent le plus... L'antagoniste est une tapette empressée et rêveuse qui se sent femme et le dit. C'est aussi un mouchard mais il ne le dit pas. Arrêté dans les jardins pour cochonnerie (*sic*), la police le fait chanter, avec sa mère malade, pour qu'il soutire des renseignements... Quand le militant va trop mal, il doit recourir aux soins aimants de la tapette. Il lui mange presque toutes ses provisions parce que personne ne lui envoie de colis, à lui, et, dans l'obscurité des soirées qui se succèdent, il écoute, pour se distraire, des récits sans fin de films qui sont toujours des cauchemars... »

*Après quoi, vous fermez la porte, vous buvez un grand verre de véronal, vous ouvrez la fenêtre et vous vous jetez du huitième.*

*Le clochard et les pédés* : L.C., dans l'article d'un journal dont mon Honorable Correspondant n'a pu malheureusement déterminer le titre (je ne le citerai donc pas), L.C. nous conte avec une verve joyeuse et truculente les mésaventures d'un sympathique clodo qui, ayant élu domicile, pour ses quartiers d'hiver, dans les toilettes de notre bonne vieille Sorbonne, s'est institué le défenseur vigilant de la vertu outragée. Il reste, des heures durant, adossé contre une porte. De temps en temps, il fouille vaguement dans une énorme sacoche ou s'emploie à diminuer le niveau d'un litron de picrate dont il a toujours ample provision. Quand un usager reste trop longtemps à son gré, au moindre geste suspect, le prude clochard vaticine et insulte la pratique. C'est plus une vie ! Surtout pour les pauvres escholiers qui venaient chercher là, en même temps qu'un soulagement immédiat de leurs sphincters surmenés, une diversion bien méritée à leurs chères études !

Désormais, l'ennui ronge la Sorbonne en même temps que les prurits du ténisme.

Plus grave encore : ce n'est là, paraît-il, que la dernière manifestation de la répressoïn antihomosexuelle qui sévit tristement à la Sorbonne. Ah ! 1968 est bien mort ! Déjà, en « haut-lieu », on avait donné des ordres aux appariteurs. Pas une heure ne s'écoule que des uniformes aux regards bovins n'accablent les pratiquants occultes d'un vieux culte de leur mépris courroucé. Le clochard, lui, fait bon ménage avec les vigiles. Il boit souvent à leur santé.

Entre les pisseurs et le clochard dont la présence nuit au prestige de la vieille dame, de quel côté penchera la balance ?

#### *Les paris sont ouverts.*

*Précisons* : Un Honorable Correspondant de l'Est me donne les précisions à propos de l'assassinat de Creutzwald (57), le meurtre d'un adolescent, dont il a été ici-même beaucoup question : « Gérard Baranski n'était ni sadique, ni très violent. Connu seulement pour certaines tendances non-exclusives. Détail futile, ce n'est pas dans une grotte, ni dans une caverne que le crime a été perpétré mais dans l'entrée murée d'un boyau de mine qui servait de refuge aux jeunes du quartier. Enfin, Baranski n'a pas fait déshabiller ses victimes pour se livrer sur elles à des violences sexuelles et les mutiler. Il n'y a pas eu violence. Il n'y a pas eu mutilation. Simplement (*sic*) crime.

Ne donnez pas dans le sensationnel ! Le crime est déjà assez abominable sans qu'on y rajoute des détails scabreux inexistant (1)... Ajoutons que l'assassin s'est donné lui-même la mort à la suite des actes commis, sans doute par prise de conscience tardive. »

#### *Dont acte.*

*Points de vue* : Piqué dans la boîte aux lettres de *La Croix* la longue lettre très circonstanciée et très intelligente d'un lecteur du Loiret. Un véritable article dont nous ne pouvons malheureusement donner que quelques aperçus : « J'avais apprécié l'article d'Yves de Gentil-Baichis (parce que) mesuré et réfléchi. Je sais le courage qu'il faut pour publier de telles opinions (car) on s'expose à une lecture passionnelle et subjective... (à propos de deux lecteurs anti-homos :) Il me semble qu'ils se laissent prendre par les aspects superficiels ou partiels du problème et par un point de vue abstrait et systématique. J'aurais aimé qu'ils aillent plus au cœur du problème et réalisent qu'il s'agit non pas d'une théorie mais d'être qui souffrent.

La réalité c'est que l'on ne choisit pas d'être ou de devenir homosexuel et cela vos correspondants semblent l'ignorer. Ils semblent également mal informés sur la bisexualité et croire que de petits vicieux s'amuse à aller chercher leur plaisir là où leurs caprices les mènent. Je crains que ce soit là une vision bien simpliste et contredite par tous les travaux faits depuis Kinsey. Quels homosexuels sont alors authentiques ? J'ai envie de répondre : tous ! Il en découle que la notion de « contagion » est à revoir. Il me semble absolument faux qu'on puisse devenir homosexuel sous l'effet d'une propagande pas plus que si l'on est entraîné ou « séduit ».

Ce qui se passe c'est qu'un sujet bisexuel, qui n'avait pas pris conscience de son penchant homosexuel, le découvre sous l'effet d'une information ou d'une incitation, de même qu'une plaque sensible, exposée à la lumière, peut être révélée et faire apparaître une image jusque-là invisible. Mais l'image pré-existait. »

Et de conclure : « Ce qu'il faut, c'est aider les hommes et les femmes qui sont homosexuels à vivre, à s'intégrer

(1) Je n'étais pas témoin du crime. Je ne me permets donc pas, surtout pour des faits aussi graves, d'inventer ou de fabuler et je reproduis ce que disent les divers journaux ? Cela va sans dire mais encore mieux en le disant (J.-P. M.).

dans la société et à s'y rendre utiles, féconds à leur manière, en se sachant aimés de Dieu « tels qu'ils sont ».

*On se saurait mieux dire.*

Pour terminer, quittons ces sommets et dilaton-nous un peu la rate.

*Modernité de Loti* : « Extravagant, Loti le fut aussi dans ses amours (2). On connaît le mot de Renan quand, pour desservir Pierre Loti qui posait sa sandidature à l'Académie française, on lui dit que le candidat était homosexuel : « Nous verrons bien ! » dit Renan. » (*L'Aurore*).

*Pas libidineux, mon lieutenant...*

« Les instructions de Sa Sainteté me rappellent un incident qui eut lieu aux alentours de la dernière guerre, dans un régiment de tirailleurs ségénéralais. Un tirailleur se plaignit à son lieutenant de la conduite à son endroit, ou plutôt à son envers, d'un adjudant.

— Il s'est montré libidineux avec toi ?

— Eh non, pas li bout di nœud, mon yeutenant, li zob tout entier ! »

(*Le Canard enchaîné*).

Mon Dieu ! Ne va-t-on pas couper les ailes au *Canard* en le taxant de racisme ? Y a pas bon, Coin-Coin !

*Et in Arcadia ego !*

JEAN-PIERRE MAURICE.

(2) Qui n'a pas lu *Ma sœur Yvette* ?

## « CÉCILE SOREL...

### EN TOUTE SIMPLICITÉ » (1)

d'HENRI PEROL.

Ce livre n'est pas une œuvre d'inspiration arcadienne — si je puis m'exprimer ainsi — mais il s'y trouve un bon nombre d'anecdotes sur un sujet qui nous est cher. Anecdotes humoristiques, émouvantes parfois, intéressantes toujours et même... réconfortantes.

Il « nous » est bien agréable témoignage de la bienveillance que la grande Cécile Sorel (l'ouvrage lui est consacré) manifestait pour les homophiles, du courage avec lequel elle savait les défendre — envers et contre tous — et cela en une époque où il était de mode et... de bon aloi de les traîner dans la boue.

Henri Pérol, l'auteur de ce livre, nous rappelle avec quelle élégance Cécile Sorel avait reçu, chez elle, en « invité d'honneur », le malheureux Oscar Wilde qui, ayant fui l'Angleterre — sa patrie — qui venait de le briser, s'était réfugié à Paris où il devait mourir, en 1900 et à l'âge de quarante-six ans, dans une presque misère...

Bouleversée par la lecture de *La Ballade de la geôle de Reading*, indignée par la cruauté des gens qui s'acharnaient encore sur le poète déchu et dont le seul crime était de n'avoir pas vécu selon les « normes » imposées (au nom de quoi et... au nom de qui ?) par une société aussi lâche qu'hypocrite, Cécile Sorel était venue visiter Oscar Wilde dans sa misérable petite chambre d'un hôtel de dernier ordre de la rue des Beaux-Arts et elle l'avait invité à une fastueuse réception — comme elle en savait si bien organiser — donnée « en son honneur ». Elle l'avait envoyé chercher, dans sa propre voiture, chaleureusement accueilli, félicité sur son œuvre et fait asseoir, à sa table, à ses côtés et... aux côtés de ses autres et très prestigieux convives. Certains lui avaient reproché cette « audace » — qui semblait une provocation : « Eh oui, leur avait-elle répondu, et vous pouvez même considérer que c'est un défi que j'envoie au nez... de tous les imbéciles ! » Puis, à un triple-sot qui s'obstinait : « Mon cher, lorsque vous aurez... la cent millième partie de son talent, vous pourrez — peut-être — essayer de le critiquer... Mais en attendant..., taisez-vous ! »

(1) *Cécile Sorel... en toute simplicité* par Henri Pérol. Editions France-Empire, 268 pages et 16 pages d'illustrations. Prix : 40 F.

Elle allait, par la suite, faire mieux encore... mais, cette fois, en secret... Chaque semaine — et jusqu'à sa mort — Oscar Wilde va recevoir une enveloppe anonyme et dont le généreux contenu lui permettra de « tenir »..., un peu moins difficilement, jusqu'à son heure dernière. Mais personne (pas même le bénéficiaire) ne devait jamais savoir que ces enveloppes étaient envoyées... par Cécile Sorel : de ses multiples bienfaits, « Madame » Cécile Sorel ne se faisait jamais une « publicité ».

Alors, ne fût-ce que pour cela, ce livre qui vient de paraître, **Cécile Sorel en toute simplicité**, méritait d'être signalé par **Arcadie**.

Et nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que sa lecture nous a véritablement charmés, émus, en dépit de cette admiration — que d'aucuns pourraient trouver quelque peu outrancière — de l'auteur pour son héroïne... Mais cette admiration, on la sent tellement sincère, tellement « partie du cœur ». qu'on se prend, sans fausse honte, à la partager : dans notre monde moderne où il y a tant d'égoïsme et tant de haine, est-ce que cela n'est pas reposant — de temps en temps — d'admirer et d'aimer un peu ?

Et puis cette lecture est facile — et divertissante ô combien ! Cette Cécile Sorel était une merveilleuse humoriste et ses « extravagances » avaient une si grande allure !... Ce livre, on le lit d'un trait, avec une sorte d'avidité : les anecdotes succèdent aux anecdotes, tour à tour émouvantes et... désopilantes. On a l'impression de « vivre » avec Cécile Sorel, de l'entendre parler, de la voir évoluer, virevolter sur un rythme endiablé allant des notes les plus langoureuses de Chopin aux accents les plus fracassants d'un French-Cancan ! Il n'y a pas un « temps mort », par un « passage à vide »... ; il n'y a pas de considérations philosophiques ou nébuleuses... On n'en « saute » pas un paragraphe, pas une ligne...

On raconte que l'auteur, félicité par un lecteur enthousiaste, lui aurait répondu — ...en toute simplicité, lui aussi : « Tout le mérite en revient à Cécile Sorel : je n'ai fait... rien d'autre que de rapporter ses paroles et ses pensées... ». Oui, peut-être... Mais, dans tous les cas, il l'a fait avec autant d'habileté que de loyauté : sa « Chère Cécile », on peut dire qu'il l'a « bien... défendue » !

Et tout le monde en convient d'ailleurs — à l'exception, bien sûr, de quelques irréductibles ricanes, assez peu nombreux disons-le.

« Nous » — dont on a « aussi » trop souvent ricané... et dont on ricane encore parfois — nous ne nous rangerons point sous la bannière sans gloire des obstinés détracteurs de cette Grande Artiste... dont ils ne savent rien et qu'ils jugent... d'après eux-mêmes !

Par ce livre — qui est un cri du cœur et un cri de vérité — nous apprenons enfin à connaître la « vraie » Cécile Sorel, à l'admirer et... à l'aimer « tout simplement » !

**FRED FRANÇOIS.**

## LE DANSEUR DE MANHATTAN

roman américain d'ANDREW HOLLERAN (1).

Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, il est fort malaisé d'écrire un roman homosexuel.

L'autobiographie, le « catastrophisme », un certain penchant « midinet » ou romantique ne sont pas les moindres des pièges qui guettent le narrateur.

Grâces soient rendues à Andrew Holleran qui se joue parfaitement de ces difficultés.

Sa peinture, volontairement limitée aux folies new-yorkaises, risquait de lasser. Fort heureusement il n'en est rien.

Le héros, Malone, est un garçon d'une bonne famille germano-irlandaise fixée d'abord dans l'Indiana avant d'aller à Ceylan à la recherche du pétrole.

Il revient faire de solides études aux « States » avant de choisir tout naturellement la profession d'avocat d'entreprise.

Mais le ver était dans le fruit et ce parfait jeune homme réprimait presque inconsciemment « certains éléments troubles de sa personnalité pour les transformer en une prude virginité ».

Les divers dérivatifs : concerts, squash, propos esthétiques (Chartres et le Mont-Saint-Michel), avec une thésarde se révèlent vite inopérants.

Passer de cet univers conventionnel à l'autre face, oserai-je écrire de la lune, c'est une mue aujourd'hui moins difficile que jadis.

Malone rencontre enfin un ouvrier d'origine italienne, Frankie, qui quitte femme et enfant pour se mettre en ménage avec lui.

Ce pourrait être le bonheur, si Malone, après avoir renoncé au monde du devoir, du travail, de la prudence, ne voulait mener une vie de bohème ou mieux encore de prostitué.

L'ydille ne pouvait que mal finir : une correction sévère, une côte cassée, etc.

Malone s'enfuit et tombe sur une folle du tout New York des premières : Sutherland.

Sutherland le soigne, l'héberge durant sept ans, le pilote dans la jungle homo et finit par désœuvrement par le maquer.

Sutherland professe qu'il faut être européen du Nord pour souffrir réellement des affres de l'amour et que les beautés basanées — italiens, Juifs, etc., trop « filles de spectacle » n'y comprennent rien !

Quand l'amour est parti, proclame-t-il, il ne reste que la danse.

La vie ainsi conçue n'est-elle pas d'ailleurs une danse ?

Peu de romans laisseront autant que celui-ci, transparente, sous un monceau de frivolités délibérées et avec un grand bonheur d'expression, une réelle et vivante attention pour toutes les folies du monde, les potins n'étant-ils pas, aux dires de Sutherland, la nourriture des dieux ?

SINCLAIR.

(1) Presses de la Renaissance. Prix : 52 F.

A.L. ROWSE

## LES HOMOSEXUELS CÉLÈBRES

*dans l'histoire, la littérature et les arts*

Ed. Albin Michel — 320 pages — 16 illustrations — 59 F

JACQUES DE BRETHMAS

## DÉTOURNEMENT DE MAJÈUR

*(la suite du Traité de chasse au minet)*

Ed. du Perchoir — 53 F

## THÉÂTRE

### TRICOTER À PONTOISE

par ANDRÉ du DOGNON.

En écoutant, l'autre soir, la pièce de Mathieu Falla *Tricoter à Pontoise*, qui est le plus long monologue d'un homme mûr quitté par celui qu'il aime, je me demandai quelle pierre supplémentaire l'homosexualité apporte-t-elle à l'auto-lapidation que s'inflige un être délaissé. En d'autres termes, quelle différence entre le « bel indifférent » de Cocteau et, ici, le bel absent qui accable celui qui tricote à Pontoise sa petite tragédie personnelle et un cache-nez qu'il ne pourra plus qu'offrir à lui-même (1).

L'homme ou la femme délaissés qui aime le sexe opposé au sien s'en prend à soi, à la particularité qui, dans l'espèce humaine, en fait, paraît-il, une exception, une distraction de la nature, si l'on veut, un marginal, en tout cas ; il s'imagine qu'inséré dans le tissu social des amours légales, il aurait eu d'autres pouvoirs pour retenir l'aimé. Quelle erreur !

Certes, tout amour étant une course avec obstacles, le cheval appelé *Corydon* se voit, au départ, chargé de plus de poids que s'il était plus léger que les autres. Il faut, d'abord, que la pelouse veuille de lui, avant qu'il ne la foule, mais ensuite le parcours est exactement le même.

Pendant une heure, Georges Joannon regrettera d'être né parmi les mille possibilités qu'il avait de ne l'être pas et né avec le visage que les années lui ont donné car l'inverti, comme certains acteurs, a plus besoin de son physique pour gagner la course que de ses muscles. La jeunesse le quitte mais non l'amour de la jeunesse car tout le monde n'est pas gérontophile. Tous n'ont pas la chance des danseuses qui deviennent, comme Lisette d'Arsonval, des maîtresses de Ballets. On n'a pas longtemps l'âge de son rôle dans les coulisses de l'Opéra, ni dans les vergers d'Arcadie ; l'âge du chèque arrive vite après celui du choc.

Nous croyons que les temps faibles de la passion sont comblés, chez les hétéro-sexuels, par la famille et, surtout, par les enfants.

Ses réalités ne sont-elles pas moins source de conflits ?

(1) Théâtre Marie-Stuart.

(2) *Le Piège*, Théâtre Edouard VII.

Pendant que Georges Joannon, sur la petite scène du théâtre Marie Stuart se désole, avec un incontestable talent, de n'avoir pu choisir ses chromosomes, voilà les réflexions que je me faisais à moi-même. C'est l'inconvénient ou l'avantage des pièces d'idées plus que de pure théâtralité.

J'aimerais, maintenant, voir l'auteur de *Je tricote à Pontoise* tricoter ailleurs, du côté de Sartre ou de Ionesco. Peu importe, mais il m'a semblé qu'il avait assez de métier pour s'attaquer à un sujet en marche, si j'ose dire, et non à une situation statique, d'ailleurs remarquablement exposée.

Georges Joannon lui donne une consistance irrécusable, que ce soit dans les scènes de violence ou dans les autres.

Un domestique muet l'assiste, symbole de la présence — celle d'un ange gardien, d'une mère, d'amis qu'on ne voit même plus quand, un jour de printemps, la caresse de l'air vous rend insupportable le bonheur de l'autre. C'est la plus grande misère de l'amour : on n'aime pas pour le bonheur de l'aimé mais pour le sien.

\*

Une pièce où il y a peu d'amour, pour ne pas dire du tout, mais le sordide intérêt de s'attribuer un rayon de gloire théâtrale et quelques millions en volant le manuscrit d'un auteur en vogue, après l'avoir tué. Attention à vous, Françoise Dorin ! C'est, surtout, le piège que se tend à lui-même Robert Hirsch dans la pièce adaptée de l'anglais par M. Ira Levin.

Il y aurait une pièce bien plus intéressante à faire sur le cas de cet acteur lui-même dont le souffle puissant était plus à sa place dans Shakespeare que dans cette bluette sanglante et invraisemblable.

Orphelin de Jacques Charron, Robert Hirsch qui est son contraire, encore qu'une merveilleuse espièglerie l'habite, lui aussi, a abandonné un répertoire où ses immenses défauts devenaient des qualités rares.

Ici, à *Edouard VII*, il a un peu l'air d'un dinosaure qui jouerait avec Agatha Christie. Mais quel monstre sacré il a été ! Le dernier peut-être. Ici, dans un rôle qui eut mieux convenu à un pince-sans-rire au sang-froid.

La pièce a marché. Tant mieux — moi, pas ! Que vient faire, dans cette histoire, l'homosexualité du secrétaire de Robert Hirsch que ce dernier tue aussi, parce qu'il écrit l'histoire de son crime ? C'est un condiment qui n'arrive pas à donner au spectacle ni saveur ni crédibilité.

ANDRÉ du DOGNON.

## A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

\*

Retenir sa table

\*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,  
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues  
servies avec gentillesse,  
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

## VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie  
épargne - retraite  
accidents - vol, etc...

*Raymond MAURE*

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

\*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique  
Présent au club chaque week-end

## PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

\*

\*\*

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE  
VOUS SERA RÉSERVÉ

## Publicité

### Le Centre du Christ Libérateur

Centre pastoral et psychologique d'information et d'entraide pour les minorités sexuelles en France (association sans but lucratif régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901), membre de l'International Gay association. 3 bis, rue Clairaut, 75017 Paris (Tél. : 627-39-36) (métro La Fourche).

**BUTS.** Notre association n'est ni commerciale ni politique, régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, a pour buts d'apporter une aide immédiate aux minorités sexuelles (principalement aux homosexuels, transsexuels, pédophiles, algolagnistes, lesbiennes) sur les plans pastoral, psychologique, médical et juridique, en favorisant l'entraide, l'information et les rencontres. De contribuer à l'évolution générale de la société française, et plus particulièrement des Eglises de toutes confessions ou dénominations, pour parvenir à une meilleure compréhension, génératrice de déculpabilisation.

**ACTIVITES.** Pour remplir ces missions, nous organisons et assurons des réunions hebdomadaires tous les dimanche à 12 h, culte suivi d'un repas pris en commun — dimanches à 17 h, discussion débat à la suite d'un exposé présenté par un invité — mercredis à 20 h, groupe de travail et d'action — vendredis à 20 h, accueils des nouveaux amis et visiteur, suivi d'une discussion amicale centrée sur nos expériences particulières. — Des groupes spécifiques : Beit Haverim (le foyer des amis), réunion mensuelle des juifs homosexuels, avec pour thème particulier tradition juive et homosexualité — transsexuels et travestis — lesbiennes — d'autres groupes sont en gestation : espérantistes, handicapés, mariés, bi-sexuels, sourds-muets — etc. — des activités ponctuelles : soirées récréatives ou culturelles — randonnées pédestres — un service SOS-HOMOSEXUALITE : permanence d'écoute anonyme, les mercredis et vendredis de 18 h à 24 h, complétée par un répondeur enregistreur téléphonique 24 h sur 24 les autres jours (numéro d'appel : 627-49-36) — des entretiens personnels avec le pasteur Doucé, psychologue (sur rendez-vous) — la publication d'un bulletin mensuel — ILIA (Il libère, Il aime) — qui est le témoin de notre action et constitue un lien entre tous les membres et sympathisants de notre association. Il présente les programmes de nos activités, ainsi que des informations objectives sous la forme d'articles écrits par des spécialistes des questions pastorales, médicales, juridiques et psychologiques. Le bulletin de Beit Haverim, publié en annexe à Ilia, est diffusé auprès des seuls membres de ce groupe.

Bien que le Centre du Christ libérateur soit une œuvre d'inspiration chrétienne évangélique, les non-chrétiens, voire les athées, sont également bienvenus et peuvent adhérer à l'Association. D'ailleurs, un grand nombre de nos adhérents ne sont affiliés à aucune Eglise

ou mouvement confessionnel. Nous ne sommes ni une Eglise, ni une secte, mais une œuvre sociale ouverte à tous, à la seule condition d'avoir au moins 18 ans. Pour toute demande de renseignements, écrivez-nous, en joignant deux timbres pour la réponse (pour l'étranger, deux coupons-réponse internationaux). Le présent texte est également disponible en langue allemande et anglaise. Le pasteur Doucé, outre le français et le néerlandais, parle aussi l'anglais, l'allemand et l'italien.

**HISTORIQUE.** — Le centre du Christ libérateur a été créé par le pasteur J. Doucé, le 10 octobre 1976. Joseph Doucé est de nationalité belge, mais habite en France depuis 1964. Après des études théologiques et linguistiques à la faculté de théologie baptiste de Ruschlikon (Zurich-Suisse), il fut consacré pasteur par l'Eglise évangélique baptiste de Lens, où il exerça son ministère de 1970 à 1974. Le Conseil œcuménique des Eglises (Genève), qui regroupe 293 confessions chrétiennes dans plus de 100 pays, lui accorda une bourse d'études pour deux années (1974-1976) afin d'étudier à l'Université libre d'Amsterdam (protestante) les problèmes pastoraux et psychologique des minorités sexuelles, en particulier des homosexuels et des transsexuels. Après ces études et stages, il est revenu en France et a créé le C.C.L. Cela ne s'est pas fait sans mal. Les Eglises françaises ont refusé toute collaboration parce qu'elles jugeaient que les temps n'étaient pas mûrs pour une telle création à Paris. Le pasteur Doucé a réussi alors à susciter une fondation de soutien aux Pays-Bas, composé d'une dizaine de chrétiens de différentes Eglises protestantes, et patronnée par une vingtaine de personnalités hollandaises bien connues, parmi lesquelles cinq prêtres catholiques romains et le célèbre professeur de théologie anglicane au King's collège de Cambridge, Norman Pittenger. Cette fondation s'est engagée à soutenir pendant trois ans (jusqu'en octobre 1979), moralement et financièrement, le démarrage du C.C.L. à Paris. Sans l'aide efficace de ces amis néerlandais, nous n'aurions jamais pu ni commencer, ni poursuivre notre action. M. Doucé a dû alors trouver son logement, les locaux et les accessoires pour l'exercice de son ministère pastoral. Le succès vint dès la première année, au cours de laquelle 800 personnes contactèrent ce nouveau centre. A la fin de la troisième année elles étaient 3 000, dont près de 600 payaient leur cotisation de membre adhérent. Un an après la création du C.C.L., un nouvel immeuble fut loué — 3 bis, rue Clairaut - 75017 Paris (métro La Fourche) — où sont regroupés le siège de l'association et les locaux des réunions. Très vite nous avons reçu le contours de nombreux collaborateurs sérieux, parmi lesquels plusieurs avocats, médecins, psychologues et pasteurs, qui ont permis l'épanouissement rapide du Centre du Christ Libérateur. En outre le C.C.L. est membre fondateur de l'International Gay Association (I.G.A.), organisation qui regroupe 30 associations d'homosexuels dans 17 pays d'Europe, d'Amérique et d'Océanie, et coordonne leurs actions en faveur de la reconnaissance et de la défense des droits des homosexuels (voir Ilia N° 26 de juin 1979).

### POURQUOI « CENTRE DU CHRIST LIBERATEUR » ?

Nous croyons que Jésus-Christ est vraiment un libérateur du péché et du sentiment de péché, de la culpabilité et du sentiment de culpabilité, et aussi des tabous et des traditions paralysantes de la société « bien pensante ». Jésus-Christ veut que l'homme soit libre et épa-

noui, et que sa liberté lui permette de répondre à l'amour de Dieu par l'Amour pour ses semblables dans ses multiples aspects y compris sur le plan sexuel. Nous croyons d'ailleurs que la sexualité est un magnifique don de Dieu, que nous devons recevoir avec gratitude et amour, et qu'elle est un élément positif de l'existence humaine au même titre que manger, dormir, travailler et prier.

**FINANCES.** Nous ne recevons aucune subvention, ni de l'Eglise, ni ni de groupes quelconques. Toutes nos activités et réunions sont publiques et gratuites. Nous n'existons que grâce aux cotisations volontaires de nos membres adhérents, aux collectes pendant les réunions et aux dons. Notre budget est lourd, notamment à cause du loyer. Ce n'est que dans la mesure des moyens que nous réunirons que nous pourrions élargir le champ de nos activités en faveur des minorités sexuelles en France.

Cotisation de membre adhérent : 120 F — cotisation de soutien : 150 F — cotisation de membre bienfaiteur : à partir de 500 F — cotisation symbolique pour pasteurs, prêtres, étudiants et chômeurs : 50 F — CCP Centre du Christ Libérateur, N° 20 119 94 F Paris.

---

**JEAN-PIERRE KRETTNICH**

**PEINTURES - DÉCORATION**  
d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

---

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

**HOTEL STAR 1 \* NN**

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22  
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

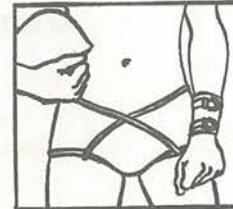
**HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 \* NN**

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73  
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

Amis d'ARCADIE, chez  
**BARLAY**  
CHEMISIER-TAILLEUR



**SLIP RUBEN TORRES**

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS  
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

*Vous trouverez un accueil sympathique*

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

★  
Pour les Fous du Cuir  
et les Anticonformistes

**Boy's**  
**Cuir**

Boîte Postale : N° 33  
13005 - MARSEILLE  
CATALOGUES et TARIFS  
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



★  
\* Boutique de Vente, 37, rue Mazagran, 13001 Marseille. \*



*ouverture  
d'un salon  
de coiffure*

*prothèse  
capillaire*

*soins du visage  
et du corps*

**Consultation gratuite**

**PRIX MODÉRÉS**

**18, RUE DES MESSAGERIES  
PARIS 10<sup>e</sup>**

**Métro Poissonnière  
Parking privé**

**Tél. : 824-60-12 - 824-48-61**

**DU NOUVEAU !**

**AU CLUB  
D'ESTHÉTIQUE**

*Salvatore*



Sur rendez-vous  
du mardi au samedi  
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin  
ambiance relaxante